

بحوث قسم اللغة الفرنسية

La souffrance dans Mal de vie de Zahira El-Biali

الألم في رواية شر الحياة للكاتبة زهيرة البيلي

أ.م.د/ علياء احمد عبد الواحد

قسم اللغة الفرنسية – كلية الآداب والعلوم الإنسانية

جامعة قناة السويس

ملخص باللغة العربية

تناولت الدراسة موضوع الألم الذي تعانيه بطلة الرواية بعد انفصالها عن زوجها وخيانتها لها وشعورها بالوحدة والقهر الذي قد يؤدي الي الاكتئاب. يقال ان الألم الشديد والإحساس بالظلم يؤدي الي الكتمان والعزلة والبعد عن الناس مما يجعل الخروج منه شبه مستحيل لعدم وجود المشاركة الوجدانية والحوار المتبادل. ولهذا لم يكن هناك طريق للإفصاح دون تحدث سوي الكتابة التي تكشف عن الحالة النفسية للبطلة. وتأتي إشكالية البحث عند هذه النقطة: كيف تستطيع البطلة وحدها عن طريق الكتابة الخروج من الألم و القهر و الوصول الي السلام النفسي؟ للإجابة عن هذا التساؤل طرحت الدراسة اربع محاور رئيسية و عنوانها: -الألم النفسي: تكشف لنا الكتابة عن ما يدور في خوالج البطلة من احساس و ذكريات ألمتها ثم تبدأ بعد ذلك في عرض شخصيتها و ما تميل اليه و ما تكرهه من خلال وجهات نظرها فيما حدث لها .. ثم تبدأ في عرض ما بداخلها من ثورة علي الوضع الذي واجهته و الظلم الذي وقع عليها. -الألم الجسدي: ينعكس الألم النفسي علي الجسد الذي يمثل بدوره لغة اخري للإفصاح عما بداخلها. فمن خلال الائمات والحواس المختلفة يتم معرفة مدي الألم الذي أصابها. و ان الجسد هو تجسيد للألم بصور ملموسة.

-الألم الاجتماعي: ينعكس القهر الذي تشعر به أيضا على المجتمع الذي هو في نظرها جزء لا يتجزأ من هذا الظلم. طرحت في هذه النقطة العنف والقهر الاجتماعي للمرأة والبؤساء من خلال السلطة الذكورية ونتائج هذه الصور المجتمعية على نفسياتها وشعورها الداخلي.. ثم تأتي بثورة داخلية ضد هذا العنف لتظهر في الكتابة بصور مختلفة.

-الألم المغلوب: الكتابة أصبحت هي المفرد الوحيد للبطلة فمن خلالها أظهرت ألمها بالصور البلاغية و الخيال الادبي الذي غير من شكل المعاناة وتم توظيفها من خلال عمل ادبي مميز. ان الكتابة ساعدت البطلة في معرفة نفسها وأسباب ومظاهر المعاناة التي تمر بها وكيفية الاخذ بالتأثر من هذا الظلم الذي تعرضت له عن طريق كتابة ثورية تتحدث فيها على لسان كل النساء المقهورات وكل البؤساء في مجتمعها وذلك بهدف اصلاح مجتمع واناس سيطر عليهم الشر.

واتاحت الكتابة أيضا اثبات وتحليل واظهار شخصيتها ورؤيتها واراءها المختلفة التي تم قمعها في الواقع.

وأخيرا ارادت الكاتبة من خلال الكلمات ترك رسالة للقارئ: المعاناة من الممكن الخروج منها بمفردنا بتوظيفها في الكتابة البلاغية والخيال الادبي الذي يتيح لنا عالم سامي تصبو اليه النفس و نحقق فيه ما نتمناه.

ملخص باللغة الفرنسية

Résumé

La souffrance dans Mal de vie de Zahira El-Biali

La recherche étudie le thème de la souffrance que la narratrice ressent après sa séparation conjugale. Esseulée, elle éprouve une angoisse intense qui peut mener à la dépression.

A défaut de la compassion et de la communication, la douleur morale et l'injustice ressentie s'empare du souffrant et rend presque impossible d'en sortir.

L'écriture devient le seul moyen de témoigner en silence sa souffrance sans recours à la communication verbale.

On se demande : Comment l'héroïne arrive-t-elle ,seule, à s'en sortir et atteindre la paix intérieure par le truchement de l'écriture?

Afin de répondre à cette problématique, l'étude est repartie en quatre axes :

- souffrance morale: L'écriture révèle les sentiments et les souvenirs qui affligent l'héroïne, puis elle met en relief ses penchants et ses perceptions vis-à-vis ses épreuves. Elle révolte contre les injustices commises sur elle et ses provocants.
- souffrance physique : le mal psychique se reflète sur le corps, qui à son tour représente un autre langage pour révéler le Moi souffrant. Les différents gestes et sens de perception dévoilent l'impact de son malaise sur son corps et concrétisent les expressions impalpables de son abattement.

-souffrance sociale : L'oppression et l'injustice sociales font partie intégrante de l'accablement de la protagoniste. Elle devient la porte-parole des femmes et des miséreux accablés et opprimés de la société masculine.

Elle révèle l'impact négatif de l'aliénation sociale sur elle et dénonce contre les abus de la société.

- souffrance surmontée : L'écriture est devenue le seul issu par l'imagination et la création littéraire. Les différentes figures de style ainsi que les représentations littéraires emmènent l'affligée vers un autre monde plus sublime et magnifique.

L'écriture permet l'identification du soi dans un monde qui déprime le féminin. Se connaître sauve la narratrice des affres de l'égarement et de la dépression. De plus, l'espace scriptural paraît un champ ouvert pour la révolte contre une société abusive et la revendication des droits de la femme.

Enfin, à travers les mots, l'auteure transmet au lecteur le message suivant: on peut surmonter seul le mal être si on possède le don de l'écriture rhétorique et l'imagination créatrice à travers lesquelles on éprouve soi-même dans un monde créer à notre gré.

“(la) souffrance (...) nous menace de trois côtés : dans notre propre corps, qui destiné à la déchéance et la dissolution, ne peut même se passer de ces signaux d’alarme que constituent la douleur et l’angoisse ; du côté du monde extérieur, lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s’acharner contre nous et nous anéantir ; la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains.

La souffrance issue de cette source « nous » est plus dure peut-être que toute autre”.¹

La souffrance dans *Mal de vie* de Zahira El-Biali²

« *Je ne peux pas concevoir de faire des livres qui ne mettent pas en cause ce que l'on vit, qui ne soient pas des interrogations, des observations de la réalité telle qu'il m'est donné de la voir, de l'entendre ou de la vivre, ou de m'en souvenir. Une littérature qui m'engage et qui engage le lecteur* »³

Dans cette optique, le roman *Mal de vie* de l'écrivaine franco-égyptienne Zahira El-Biali a pour protagoniste une femme anonyme qui souffre suite à une trahison et une rupture conjugales. Elle décrit son état ainsi :

« *La souffrance est une chose étrange, solide comme les rochers, elle ne se dissout pas mais s'infiltré à l'intérieur de nous lentement, lentement sans qu'on s'en rende compte jusqu'à ce qu'elle s'établisse, se pétrifie et devienne un mur invisible. Ainsi on commence à bouger, à respirer avec beaucoup de peine. Tout le monde cherche à éviter la souffrance, et les heurts de la vie.* »⁴

En fait, la solitude, le manque d'amour et de tendresse aggravent sa détresse par un repli sur elle-même et un retrait de la vie. Le philosophe Emmanuel Levinas souligne à ce propos : « *Toute l'acuité de la souffrance tient à l'impossibilité de la fuir, de se protéger en soi-même contre soi-même* »⁵

Impuissante à s'évader de cet état, la protagoniste est dominée par une angoisse qui se projette sur plusieurs plans : physique, moral et social. Ce qu'affirme Paul Ricoeur en soulignant que « le terme souffrance à des affects ouverts sur la réflexivité, le langage, le rapport à soi, le rapport à autrui, le rapport au sens, au questionnement »⁶.

Déprimée, elle est vulnérable face à une société qu'elle juge injuste et oppressive à cause de ses traditions, ainsi que de sa violence à l'égard des femmes et des personnes démunies. Elle ne se reconnaît plus dans toute l'épaisseur de son être.

Egarée, elle affirme : *« je traîne ma vie et j'ai beaucoup de mal à le dire. Je ne veux plus affronter mes angoisses, ni étouffer mes larmes »*⁷. Son incapacité à communiquer lui paraît cruelle, surtout lorsqu'elle doit affronter des événements atroces : abandon, divorce, trahison. Elle ajoute : *« je me sentais incapable de m'exprimer, de parler »*⁸

Par conséquent, elle ressent le délaissement comme une véritable dérélition. On souligne *« lorsque la mélancolie nous envahit il est impossible de lui échapper, nous sommes totalement écrasés par elle et notre servitude et notre souffrance sont totales. »*⁹.

Le discours de la narratrice reste significatif à ce propos : *« la vraie fête que je cherche demeure en moi et je suis devenue malheureusement incapable de l'atteindre. J'étais là, seule »*¹⁰

D'après Paul Ricoeur, *« Avec la diminution du pouvoir d'agir, (...), commence la souffrance. »*¹¹

Toutefois, elle souffre à cause de ses mauvais souvenirs, de la séparation et du manque d'amour. Elle ressent donc une difficulté à se remettre de cette situation et à reprendre une vie normale. L'absence de remèdes peuvent mener à la dépression, elle est en quête d'une guérison et d'un sens à donner à sa vie. L'héroïne surenchérit :

*« Il est vrai que je suis libre, jeune et il faut recommencer. Mais est-ce que j'aurai encore la force? Tout est devenu si compliqué que, pour s'y trouver, il fallait un esprit exceptionnel. »*¹²

Roland Barthes souligne que « *Le « Travail » par lequel on sort des grandes crises ne doit pas être liquidé hâtivement : pour moi il n'est accompli que dans et par l'écriture* »¹³

Il s'agit donc d'une question de survie : ne pas extérioriser ses souffrances complique l'existence. Ce que la narratrice n'arrive pas à exprimer verbalement, elle décide de le transcrire avec des mots. Marguerite Duras souligne qu' « *Ecrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit* ». ¹⁴ C'est le seul moyen que trouve l'héroïne pour rendre compte de ses souffrances face à l'absence de parole.

Le discours de la narratrice demeure à ce propos significateur : « *Lorsque les crayons cessent d'écrire, et les arbres arrêtent de fleurir, C'est le règne du silence et de l'obscurité. Ainsi l'amour disparaît cédant sa place à une tristesse qui brûle les corps.* »¹⁵

De là, la question est la suivante : comment la protagoniste qui se trouve dans l'incapacité de dialoguer et de partager ses souffrances peut-elle surmonter seule, par le truchement de l'écriture, son mal de vivre et retrouver sa paix intérieure ?

Nous adopterons une approche psycho-stylistique afin d'étudier les différents aspects de l'épreuve qu'elle traverse, ainsi que les moyens qu'elle déploie pour y faire face.

Notre étude sera organisée en quatre axes : la souffrance morale, la souffrance physique, la souffrance sociale, et la souffrance surmontée

Souffrance morale
« *La souffrance ne se caractérise pas primordialement par un sentiment d'échec. Elle est avant tout une crise des fondements, une perte du sens, une terreur existentielle* » ¹⁶.

La sensation de mal-être de la narratrice est due à son incompréhension face à sa situation présente et à son passé, ce qui provoque une fêlure identitaire. Par la suite, elle se sent étrangère à son entourage et incomprise. : « *Je me sentais telle une autre créature qui dansait sur la pointe des pieds face à un monde différent.* »¹⁷

Elle se vit comme différente et exilée à travers cette dichotomie entre l'individuel et l'universel. Elle recourt à une comparaison imagée « *telle une autre créature* » et gestuelle « *danser sur la pointe des pieds* » afin de présenter physiquement la difficulté d'affronter son milieu. Ses mots révèlent un mécontentement et un mal-être existentiel.

Les chagrins creusent un écart entre la personne qui souffre et les autres. Son discours transforme les douloureuses expériences qu'elle a vécues en un récapitulatif d'événements qui se sont déroulés depuis son enfance.

Il permet d'avantage de s'immerger dans sa mémoire et de renforcer le retour dans le passé et l'évocation des chagrins refoulés. L'introspection sert à se repérer et à se redéfinir afin d'éviter de sombrer dans l'errance de l'abattement.

La narratrice se souvient de son enfance, et elle exprime son déplaisir pour cette période, même si celle-ci est liée à l'innocence : « *j'ai fait de cette enfance un mythe de chagrin.* »¹⁸, et à l'oisiveté désormais, elle porte en elle « *l'odeur de la malaise* »¹⁹

Les expressions telles que : « *mythe de chagrin* » ; « *l'odeur de la malaise* » expriment une allégorie d'accablement débordé. A ses yeux, cette période incarne l'ignorance pour laquelle elle a payé le prix :

« *Ainsi, je me suis trouvée face à mon ignorance, aveuglée sans expérience, mais prête à payer le prix. Je travaille, et je continue à travailler même dans le désordre, la spontanéité qui incarne le trouble, l'égarement.* »²⁰

À ses yeux, cette époque incarne l'ignorance dont elle a payé le prix. L'ignorance, l'aveuglement et la spontanéité sont des imperfections qui lui semblent être les raisons de ses malheurs.

De plus, l'excès de ses besognes quotidiennes est marqué par la répétition du verbe « *travailler* », alors que l'accumulation des notions abstraites comme « *désordre* », « *trouble* » et « *égarement* » montre l'intensité de sa confusion morale à cette époque-là.

On souligne²¹ que « La souffrance est un moyen d'aller au fond de soi, et de bien se connaître. »²²

De ce point, la narratrice remonte le temps à la recherche des origines de ses souffrances, de la compréhension de son passé, puis du sentiment dysphorique qu'elle vit dans le présent.

En fait, elle liste les origines des problèmes qui la perturbent par un brouillage illisible des faits:

« *J'étais mariée et j'ai divorcé parce que mon mari me trompait des centaines de fois. Son hypocrisie le mettait dans un état de jouissance malade. Le problème c'est que je pouvais oublier une trahison. je pouvais comprendre que l'amour peut s'arrêter tout d'un coup, mais une chaîne de mensonges à n'en plus finir et par pur sadisme. là, les choses se brouillent dans ma tête.* »²³

De là, le discours dévoile le pourquoi de son sentiment dysphorique du présent. L'héroïne n'arrive plus à assimiler le mal qu'elle a subi et trouve une difficulté à oublier surtout le

mensonge. Les termes hypocrisie, divorce, mensonge maladive, et trahison dessinent le monde malsain qu'elle a vécu.

Les vices humains se succèdent en cascade, dédoublés par le mot « chaine », qui est une autre série mais cette fois-ci, celle des mensonges, qui produit le sentiment analogue d'étouffement et de malaise. Les mots antagonistes comme divorcée/ mariée, amour/ sadisme, dénotent son égarement moral dans un monde de principes et de fondements ébranlés. La déclaration de la protagoniste reste à ce propos significative : *« Les morales d'ordres divers brouillaient mon esprit. Quand j'étais jeune, je vivais cette illusion que l'amour est surveillé comme nulle part ailleurs. L'amour est impardonnable, et les guerres, les crimes, la brutalité sont devenus bonheur. »*²⁴

À ses yeux, toutes ces horreurs que sont les guerres, les crimes et les brutalités corrompent les normes et les perspectives morales. La moralité est surveillée et refusée, alors que les infractions humaines sont pardonnées. Le discours exprime l'aliénation morale et la perturbation de l'esprit secoué par tant de malheurs.

Le bouleversement de la narratrice est d'ailleurs concrétisé par une comparaison de sa confusion mentale avec l'inversion des rôles dans une pièce de théâtre :

*« Peut-être je mélange tout, comme dans une pièce de théâtre où les rôles s'inversent des fois. Mais il ne reste que moi, cet être qui me colle depuis ma naissance, avec qui j'ai partagé le bien et mal ; avec qui j'ai accepté mon destin, mais tout en posant un tas de questions. »*²⁵

Elle fait le retour sur elle-même, prend conscience de son état, et surtout elle exprime ses ressentis. Ce retour sur soi lui découvre son abîme intérieur qui s'ouvre sur plusieurs interrogations sur son

existence. A la limite de son désespoir, l'héroïne n'arrive pas à comprendre le monde et son mécanisme : l'expression « un tas de questions » démontre son incompréhension.

Pourtant, elle ne lui reste que soi-même comme seule évidence. Son moi est concrétisé par le verbe « coller », ce qui démontre l'intensité de l'accrochage. Pourtant, elle est à la recherche d'un discernement de son soi souffrant et d'un chemin d'espoir.

En effet, elle décrit ce qui la brule à l'intérieur, témoignant ses impressions, ses perceptions et ses affects :

«Je me rends compte que j'oublie, ou je me force à oublier. Mais ce qui m'étonnait le plus, c'est que je me souviens avec envie de pleurer de mes premiers chagrins d'amour. Pourtant je connaissais peu de chose de l'amour, des lassitudes. »²⁶

Sa déclaration marque une mise au point de son ressenti, une démarche qui lui est indispensable pour appréhender ses contradictions.

Bien qu'elle s'efforce d'oublier son chagrin d'amour, ce dernier lui revient constamment à l'esprit. Elle qui n'a jamais connu l'amour précédemment ne comprend donc pas pourquoi ses ruminations sont si insistantes. Son interrogation sur soi-même est traduit par l'emploi des deux verbes contradictoires : oublier et souvenir , qui indique son incertitude.

En fait, elle restitue le passé à la recherche de réponses à ses questions par une mise en cause de sa situation conjugale malheureuse. Elle affirme :

« C'est mon malheureux passé de femme dupe. Au nom de l'amour, je me suis mariée, et au nom de la haine j'ai été vite, vite trahie. »²⁷

Déséquilibrée, la narratrice vit, en fait, toutes les contradictions possibles, elle a rencontré deux mondes opposés : amour/ haine, mariage/trahison.

Le style binaire renvoie cette image de deux situations maritales par l'expression « *au nom de* » qui justifie la naïveté de la narratrice à cette époque.

Le témoignage marque l'accentuation des actions subies par les anaphores de l'adverbe « vite » ainsi que la négation répétée dans « ne, ni, ».

Elle décrit d'avantage son adolescence malheureuse, teintée d'une détresse émotionnelle, à travers une mise en scène rhétorique :
 " *Mon adolescence ne fut que cette aspiration de pouvoir réaliser un jour la vie en quoi j'avais confiance. Toute jeune, je me suis lancée dans l'océan d'un monde chaleureux, mais envahie de vagues violentes. Ces mouvements ondulatoires de l'eau m'ont privée d'un frère qui me quitta trop tôt en défendant son pays.* »²⁸

Les paysages et les mouvements de la nature atténuent la ténacité de ses épreuves difficiles, la protagoniste déploie une série de métaphores filées « océan » désigne la période de la jeunesse alors que « monde chaleureux » sous-entend la période prémaritale , pourtant il y avait des « vagues violents » qui signifient ses mésaventures inattendus et intenses.

La vie est désignée matériellement par l'eau alors que les péripéties sont allégoriquement désignées par les ondes des océans. De plus, le litote « qui me quitta trop tôt » signifie qui meurt, allège l'intensité du décès. Le discours rend visible et audible un ressenti non perceptible.

On souligne que²⁹ « *la souffrance c'est de l'imaginaire, c'est un donné à voir inconscient qui se donne à voir au grand jour* »³⁰

Ainsi, à la croisée des réminiscences, les images rhétoriques s'exhibent et se prolifèrent, capables de rendre visuel le mal de la narratrice. Afin de cerner les abstractions et de les rendre lisibles, la protagoniste exprime ses souvenirs qui l'envahissent par la concrétisation :

*« Ces images resteront à jamais gravées en moi. Je suis envahie par toutes les sensations, les lumières, les sons, l'odeur même de la mort. »*³¹

La représentation des images de souvenirs est matérialisée par le verbe « gravé » comme une écriture alors que le « moi » de la conscience est métaphoriquement perçu comme un objet sur lequel on grave. Les images refoulées sont mises en relief par une série de sens de perception comme vue/ lumière, ouïe/sons et odorat/odeurs.

Les images mentales multisensorielles font référence à toutes les expériences vécues. l'écriture synesthésique³² conserve l'information perceptive par une conscience explicite. Elle rend accessible les sensations implapables de l'inconscient par une visualisation appropriée.

Ces ressentis affirment la domination parfaite des réminiscences sur son esprit au point qu'elle en perçoit concrètement les différentes sensations. Elle permet ainsi au lecteur de toucher du doigt ses ressentiments et de ses peines.

Par ailleurs, un jeu de métaphore met en scène une représentation imagée de sa conscience : *« Le rêve, ce songe de la nuit glissait en moi au fil de l'eau vers le ruisseau de mon enfance, une enfance presque parfaite sans l'énigme qui enveloppe le mot « Mort ». »*³³

Ainsi, « le rêve » est suivi par une métonymie à travers la locution « ce songe de la nuit ». La substitution insiste sur l'importance de l'imaginaire dans la vie de la narratrice. Le rêve est présenté d'avantage matériellement comme un objet glissant, alors que son moi paraît tel un courant d'eau. L'enfance est identifiée également à un petit cours d'eau.

Son témoignage rugueux d'une véritable lutte de l'âme contre les affres de son existence met en exergue une angoisse ontologique et une lassitude fatale qui affleurent sous la perception de son passé. Elle rajoute que son « *mariage n'était qu'un bout de papier vide, sans contenu.* »³⁴

La question du mariage est mise en évidence et est rendue concrète par le terme « papier » vacant. La vacuité du papier correspond à l'absence du sens de son union. Le style rhétorique invite le lecteur à s'enfoncer dans le moi de la narratrice et à le rendre accessible. Il sert à toucher concrètement son identité régénérée par l'aveu.

L'objectif de la narratrice est de se dépeindre en profondeur, sans complaisance, en retraçant et en analysant les étapes importantes qui ont forgé son être.

Elle présente donc concrètement le cours de sa vie et son for intérieur par des descriptions détaillées et rhétoriques d'elle-même. Elle se dit incarcérée dans un monde illisible, et incomprise. Elle se met alors à réfléchir sur elle-même et sur le monde.

Le discours procède d'un va-et-vient constant entre des détails sur sa vie intime et des réflexions personnelles sur son existence. Il prend la forme d'un monologue intérieur qui dévoile les tréfonds de son intimité afin de se justifier et de se connaître:

« Mon histoire personnelle a été courte, grâce à l'amour, ponctuée par des moments de vérité. Mes questions ou problèmes évoqués

verront le jour, naîtront en moi jusqu'à me priver de dormir. Je parle de ma souffrance dans le désir, dans l'impossible, en espérant voir apparaître cette lumière.»³⁵

La protagoniste reconnaît ainsi son propre moi souffrant, ainsi que son besoin d'un amour vrai pour combler sa solitude. Elle décrit son être ravagé par les interrogations qui demeurent sans réponses. Pourtant, elle attend des réponses à ses peines.

Le mot « lumière » désigne allégoriquement cet accès à la paix intérieure. Le synonyme : questions/problèmes démontre la pluralité des sujets qui l'intriguent. Ils sont personnifiés par le verbe « naître » et prennent l'apparence d'un enfant naissant qui prive la narratrice de dormir.

La narratrice dévoile ce qu'elle ne peut oublier, ce qui a touché son corps et son esprit. « *Le viol psychologique, viol de toute une vie, viol permanent des droits, des valeurs. Ma vie conjugale m'a transformée en objet, en marchandise. J'ai connu la lâcheté dans l'amour, et je n'avais pas le droit de refuser les mensonges.* »³⁶

L'anaphore du mot « viol » insiste sur l'idée de l'affliction suite aux méfaits conjugales ainsi que les mots juxtaposés tels « psychologique » « toute une vie » et « permanent » démontre un style évolutif d'ordre croissant.

Les termes « lâcheté » et « mensonges » indiquent la multiplicité des vices humaines rencontrées dans sa vie. En fait, les lexiques « objet » et « marchandise » ont poussé la narratrice à se défendre contre l'inhumanité et à mettre en cause l'inégalité maritale.

Le « je » de la narratrice se charge de faire entendre l'écho de son esprit. S'instaure un rapport causal entre le soi et sa propre

souffrance afin d'exprimer son jugement sur la réalité. Elle vise la recherche de sens dans la conscience et l'intimité de son être.

Le discours dévoile, comme le souligne le grand littéraire Marc Gontard, le « *mal-être féminin à la recherche d'un moi-femme* »³⁷

Dans cette optique, le témoignage devient, par la suite, une sorte de plaidoyer, par des interrogations rhétoriques qui réclament des droits humains et qui mettent l'accent sur les origines de son accablement :

« *De quel droit il a profité de ma vie? De quel droit, il s'est permis de toucher mon corps? Ces images défilent devant mes yeux. Je porte en moi la colère entière contre l'inégalité imposée par l'un à l'autre.* »³⁸

Ses interrogations montrent une perplexité quant à l'injustice effectuée à son égard et traduisent le désespoir qu'elle assaille. Sa voix semble révoltante afin de revendiquer ses droits confisqués. Elle insiste sur son idée par les anaphores « de quel droit » en vue d'amplifier ses réclamations et regagner un statut de femme vénérée. Elle met l'accent sur les valeurs humaines oubliées. Par ailleurs, elle prend position face au monde, elle affirme son identité. : « *Je conserve mes propres lois, mes religions qui doivent passer d'abord à travers ma tête et mon cœur.* »³⁹

Ses tourments cèdent la place à une réflexion sur soi et une identification morale. La protagoniste en ressort par une prise de conscience de soi via plusieurs pauses réflexives:

« *J'avais pris ma décision de lutter contre toutes sortes de concessions.* »⁴⁰ .

La locution « toutes sortes de concessions » souligne la démesure de l'intolérance à renouer avec le passé et l'impossible retour à son

état innocent. Le « je » de la narratrice se dédouble en témoignage et prise de position: elle dévoile son intimité et ses obsessions qui la taraudent ainsi qu'elle reprend une position ferme de lutter pour ses droits.

Elle éprouve une résistance contre son accablement : « *Je ne quittais jamais l'humain, qui est devenu ma source d'action. Avec mes terreurs, mes vertiges, ma vie perdue qui se trouve derrière moi comme mon ombre ne me lâche pas.* »⁴¹

La négation s'ouvre sur l'agir : grâce à « l'humain » qui devient sa source d'action, elle décide d'agir contre ses chagrins. Les lexiques « terreurs », « vertiges » et « vie perdue » sont énumérés pour marquer la lourdeur de son fardeau .

La comparaison « comme mon ombre qui ne lâche pas » accentue l'accrochage de cet accablement à elle. Le mot « ombre » dénote la pérennité de son abattement.

Son discours révèle deux accrochages opposés : attacher à l'humain pour agir ,être attachée par les malheurs qu'elle répugne. Deux oppositions qui indiquent le déchirement intense à dénouer.

Les interrogations rhétoriques indirectes traduisent davantage une dénonciation de l'acte conjugal agressif, et invitent à la réflexion en raison du caractère lamentable de ce dernier.

Ce qu'elle induit marque une dynamique narrative, une transfiguration de l'épreuve vécue par une connaissance et une compréhension de la vie. Sa parole pallie la souffrance en transformant le revers en changement éthique.

Elle surenchérit : « *Cette symphonie entre l'homme et la femme n'est-elle pas avant tout un partage? Un lien invisible électrique et magnétique. L'amour, ce lac paisible ne peut être perturbé que si*

on lui lance des pierres. Est-ce que les hommes ne peuvent pas cesser de lancer un peu partout pierres? Détruire un être humain, une âme qui ne jamais ni pardonner, ni oublier. De quel droit gâcher la vie d'autrui?»⁴²

En effet, le style rhétorique interrogatif renforce l'idée de la moralité maritale, une évaluation expressive de la situation conjugale actuelle. Plusieurs images rhétoriques mettent en scène la conception du sujet. Les adjectifs successifs du mot « lien » qualifié de « invisible, magnétique et électrique » confère au mariage un aspect exceptionnel.

Cette alliance est d'avantage symbolisé par « une symphonie », alors que les « pierres » sont allégoriquement signifient les mésaventures des hommes. L'écriture révèle une héroïne capable à porter un jugement de valeur sur l'actualité :

« Maintenant, je lutte pour ne pas être l'esclave de mon passé. Cet amour que je n'ai jamais atteint ne s'est jamais éteint. »⁴³

Son discours dépeint son état d'âme transfiguré en réflexion approfondie sur les causes des misères pour se venger du mal commis à son être. Elle légitime son attitude, et en explique les raisons. :

« J'ai toujours su dominer mes passions, souffrir ne signifie donc pas qu'on a vécu. Le long des murs, ces murs qui séparent, je cherche et je cherche... Je ne trouve pas de différence entre ces corps morts et les autres vivants, il y a une grande ressemblance. »⁴⁴

Son regard réflexif sur soi porte des déductions éparses en terme éthico moraux. Elle perçoit un monde aliéné. La mise en évidence de l'opposition entre deux éléments par leur rapprochement mort/vivant concourt au renversement de l'ordre du monde.

Elle souligne que « *Des fois en voyageant, on revit de nouveau le mal. Même des fois, si on décide de se taire, il y a toujours le dialogue intérieur qu'on ne peut empêcher. Ce dialogue, qui est plus dur et plus intense, fait aussi mal. (...). Ainsi il ne me resta que la fuite de moi-même. Si je pouvais atteindre et me débarrasser de mon subconscient; ce démon, qui vit à l'intérieur de moi, me persécute.* »⁴⁵

La proposition « Des fois en voyageant, on revit de nouveau le mal. » débute par un « on » impersonnel, visant l'humain en général. Elle présente une vérité connue qui est la rencontre perpétuelle de l'homme au mal. Pourtant, ce mal objectif fait écho à un autre subjectif, celui de l'esprit. Le dialogue « *qui est plus dur et plus intense* » entre la conscience et le subconscient tourmente effectivement la narratrice.

Ainsi, ses propos explorent son inconscient fragilisé par la douleur morale et le font remonter à la surface. Elle imagine ce dialogue et justifie la cause de ses reproches. Écrasée par le poids de son destin, elle avoue son désir de fuir ses ruminations afin d'alléger ses tourments.

Elle tente de réfléchir sur le monde par « *une douleur raisonnée* », c'est-à-dire à « *une représentation de la douleur élaborée en vue d'échapper à l'absurde ou à l'illogique* »⁴⁶

Ainsi, la protagoniste discerne ainsi son mal d'être à travers une analyse de son état et sa méditation sur le passé, le présent et le monde : « *Personne n'est satisfait de sa vie, de son existence, de son destin. Le mariage n'est qu'un ordre social qui ne fait pas le bonheur.* »⁴⁷

Le style impersonnel reste une interprétation arbitraire de la narratrice. Cette déduction objective est affirmée rhétoriquement par la succession des termes « vie », « existence », et « destin » qui désignent des notions existentielles sur la vie.

De plus, le terme « personne » indique une négation absolue, alors que celui de la deuxième proposition est une affirmation qui vise à transmettre une certitude. Le sens du tragique s'oriente vers une conscience de la fatalité et une connaissance de la vie.

Cependant, elle refait un compte rendu de son état en mettant en évidence le mécanisme de sa mémoire et le trajet de ses angoisses:

« Une fois mûre, j'ai compris que la vie ne faisait que sortir tout ce qu'elle a de cruel dans le ventre. Que les volcans du monde rejettent tout le feu qui existe dans leurs entrailles. Les mauvais souvenirs se sont accumulés au point qu'ils se sont dérobés de mon existence sans miséricorde. Je ne parviens toujours pas à savoir si je souffre plus que je ne le sens. »⁴⁸

En fait, le terme « ventre » personnifie la vie qui est comparée au volcan qui rejette sa lave. De même, une correspondance allégorique entre deux propositions telles que : « *Que les volcans du monde rejettent tout le feu qui existe dans leurs entrailles* » et « *Les mauvais souvenirs se sont accumulés au point qu'ils se sont dérobés de mon existence sans miséricorde* » démontre l'intensité de affects de la douleur sur elle.

Il en va de même pour les analogies superposées comme « feu / mauvais souvenirs » ou bien « volcans du monde / mon existence » qui sont appuyées sur deux verbes : « rejeter » et « dérober » qui rendent plus vive la présentation de son mal. Elle concrétise par ces scènes imagées sa fatigue et son endurance après ses combats pour

conserver les valeurs auxquelles elle croit. Ses déductions sur soi lui permettent de restituer son moi égaré par la souffrance.

« J'ai découvert, mais un peu plus tard, que des mots comme infidélité, adultère et mensonge n'avaient pas de sens. Ils sont utilisés par pure hypocrisie. On peut être tout aujourd'hui, et demain obtenir la grâce. Les critères sont nombreux et variables. Infortune conjugale, choisir le malheur, évoquer l'absolu et se trouver sur un chemin malgré soi. »⁴⁹

Ainsi, la narratriceperçoit d'avantage qu'elle refuse que quelqu'un qui pourrait un jour s'emparer de son destin la plaigne. Elle exprime son conflit psychologique par un style diachronique de cause à effet.

« Maintenant, j'ai bien compris que la méchanceté gratuite et crue ne devrait pas avoir de raison. J'attends la vengeance, car personne n'a le droit de me demander ni de pardonner ni d'oublier. On m'a fait mal et j'ai le droit de souffrir. Mon premier choc, ma première bataille m'a marquée à jamais. C'est la raison pour laquelle je poursuis mon combat inconscient jusqu'au bout. »⁵⁰

Les sentiments de cruauté du monde sont incarnés dans le terme: « méchanceté » aggravé par les adjectifs « gratuite et crue ». Il en allait de même pour les mots comme « bataille » ; « vengeance » ; « combat » ; « mal » qui sont appuyés par les verbes « souffrir » et « trahir » marquant l'agression et l'intensité de la souffrance.

Son accablement es ainsi thématiqué matériellement par ces leitmotives jusqu'à atteindre une intensité que rien d'extérieur ne peut détruire.

Pourtant, elle avoue que continuer jusqu'au bout permet d'investir la souffrance positivement et d'éviter de se complaire dans ses chagrins.

Ainsi, son témoignage présente son expérience personnelle, transformée en conscience de soi. Son trauma est « esthétisé » par les représentations rhétoriques qui donnent à voir son monde intérieur. D'un autre côté, son corps est fragilisé par les infortunes psychiques qu'il subit, et s'en trouve altéré.

Pourtant, on souligne à propos de l'évocation de la souffrance : celui « *qui a médité cette possibilité jusqu'à son terme connaît un dégoût de plus que le reste des hommes* »⁵¹,

Ce sont les rappels de mauvais événements qui surgissent et renouvellent l'angoisse du souffrant. Or, le corps est d'avantage fragilisé par ces infortunes psychiques subit-il à son tour des manifestations expressives de son état.

Souffrance physique

« La souffrance altère le rapport à autrui et la capacité d'agir. Elle s'exprime en premier lieu vis à vis du corps, »⁵²

La narratrice présente son malaise physique afin de montrer son mal-être existentiel à travers les représentations corporelles. Ses expressions physiques aboutissent à la mise en sens de ses tourments.

De là, elle déclare : « *Je cherchais les voies de la connaissance à travers le langage du corps* »⁵³ En fait, la douleur psychique influence sur son corps, qui devient le miroir de son être souffrant : elle se décrit :

« Sous cette peau lisse et luisante , je portais un cœur de soixante ans. »⁵⁴

Les souffrances sont mises en valeur par sa représentation visible.

L'accumulation d'adjectifs « lisse » et « luisant » autour de substantif « peau » marquent sa jeunesse. Pourtant , cette image épanouissante est heurtée par l'expression allégorique « un cœur de soixante ans » qui dénote la vieillesse.

Sa situation dramatique est poussée par la personnification du mot « cœur » qu'elle lui attribue un âge vieillissant. La peine anticipe ainsi sa vieillesse. Tous les parties du corps résonnent la douleur morale : « La vraie cause, je la vois très clairement aujourd'hui. Elle était physique et morale, comme toutes les causes de la souffrance humaine, où l'âme n'est pas longtemps sans que le corps s'en ressente et réciproquement. »⁵⁵. Le langage corporel informe la subjectivité humaine et ses comportements.

Par ailleurs, les locutions reflètent une déception individuelle et dessinent un état maladif : « je respire avec peine comme si la vie, que j'avais cru comprendre, refusait de continuer à circuler dans ma pauvre poitrine »⁵⁶

Les expressions « avec peine », « pauvre poitrine » dévoile l'intensité de l'impact de l'accablement sur son corps. De même , la concrétisation du mot « vie » en sang qui circule fusionne la sensation de la douleur morale et physique

D'une part, son passé l'étouffe, et les souvenirs l'intriguent en disant: « Quand ma fatigue s'évanouit, je retombe dans mon histoire personnelle. Cette histoire qui m'emportera toujours comme morte de haine, morte d'amour. Fatiguée de rappeler le passé, (...). »⁵⁷

Le cataclysme qui la bouleverse reste son échec de sa vie conjugale, qui répercute par ses termes : haine, mort et fatigue , résumant son état dépressif et la cruauté de son sort.

Son corps est affecté ainsi par une crispation refusant en ce moment de reprendre son travail comme médecin. Epuisée, paralysée, son expression est déconstruite de sens : « Le sang résonne dans ma tête, et le vide. Mon oreille brûle, encore une fois l'urticaire. »⁵⁸

La métaphore procure un sens disharmonieux, elle accorde au vide et au sang un résonnement qui fait écho et représente indirectement la force de son effondrement. L'oreille et l'épiderme la sévérité du mal être sur son dessin avec le verbe « brûler » de là un désenchantement irresistible l'envahit., corps

D'autre part sa vie besogneuse la laisse emprisonner dans un cercle quotidien vicieux :

« Cette vie de machine, de fer, de ciment me donne de la nausée, le vertige, et la fugue. Je ne parviens toujours pas à savoir si je souffre. Mais tout ce que je sais, c'est que quand j'ai mal, je ne me plains pas. Je n'ai jamais su dire « Aïe » à quelqu'un. Surtout que les gens que je fréquente le plus sont des pauvres, ou des malades, c'est-à-dire des gens qui attendent beaucoup de moi pour alléger leur souffrance. »⁵⁹

Le langage du corps conduit à un aperçu exhaustif de son déprime.

Elle se comprend qu'elle étouffe le cri de sa souffrance lorsqu'elle l'assaille Le style ternaire et allégorique « de machine » « de fer » « de ciment » correspond au « nausée » vertige » « fugue », intensifie la relation de cause à effet.

Elle découvre que sa vie besogneuse dépourvue d'émotions l'étouffe. De plus, l'énumération croissante « nausée, vertige et

fugue » retrace l'évolution des effets indésirables de son vécu et le besoin insistant enfin d'évasion.

Sans compassion, la narratrice se sent dépaysée face à ses souvenirs contre lesquels son corps réagit : « Ce n'est pas la première fois que je me trouve face à face devant mes souvenirs. J'hésite, je recule, je renonce, peut-être par peur d'avancer, de m'approcher trop de ce qui pourra provoquer ma souffrance. Une tentation profonde me glissa vers le silence qui posséda tout mon corps. »⁶⁰

Elle éprouve un retrait qui va de pair avec l'isolement. Ceci est dévoilé par l'énumération verbale : hésiter, reculer et renoncer qui s'oppose à la succession des verbes « avancer » et « approcher ». Il s'agit d'un style mouvementé marqué par un aller-retour par peur de l'épreuve .

Par ailleurs, la déprivation des émotions la châtie par la nécessité intense d'un partenaire. Le sens tactile évoque ce manque paroxysmique des besoins charnels : « J'ai posé la tête sur mon bras tiède. Ce contact entre ma main, ma chair et ma joue provoqua en moi ce tendre besoin de sentir le corps d'un homme à côté de moi. »⁶¹²³

Elle se décrit comme un corps désarticulé sous le poids de l'absence qui a consumé son être. Les différentes parties du corps : main, chair et joue, contribuent au caractère illisible de son état. Face à l'absence de parole comme l'a note la narratrice : « Il n'est pourtant pas facile de parler de moi, mais aussi des autres qui ont laissé leurs empreintes sur mon corps, sur mon âme. »⁶², le corps est semblable à un champ d'exhibition de l'identification de la narratrice.

Il présente davantage le refoulement de soi par un rythme ternaire qui démontre toute la détresse de son monde: « Ma vie est devenue une sorte de longue convalescence, gravée de déchirures, de blessures, de plaies. J'ai presque perdu la confiance en tous les êtres humains, proches ou lointains. En sentant le vertige, j'ai eu envie de vomir, de cracher mon passé de vie conjugale. Est-ce que je n'ai pas subi moi aussi un genre de viol? Et en plus cruel ? »⁶³

La vie conjugale est représentée allégoriquement par une mucosité que l'on crache, alors que les blessures, les déchirures et les plaies sont concrétisées par des dessins. La souffrance est assimilée à un drame en marche. Elle traduit le malaise individuel et la dépression que la narratrice tente de cerner.

. La modalité interrogative marque le monde insignifiant qu'elle éprouve, et auquel elle essaie de trouver un sens.: « Un goût amer remonta sur mes lèvres. Cette vie du passé je ne peux pas la récupérer pour la revivre autrement, elle a été violée. Le pire c'est qu'on vient une seule fois au monde. »⁶⁴

L'expression « goût amer » véhicule allégoriquement l'absence totale d'espérance de régénération. La narratrice se tient par la suite repliée sur elle-même, dans les confins intimes de ses blessures, sans aucun espoir de regagner sa jeunesse perdue ou un amour fidèle.

« Toute conscience est conscience du corps, [...] elle en est l'image ou la chambre d'écho. »⁶⁵

Son discours arbitraire et analytique révèle la dominance de l'âme sur le corps. Elle présente allégoriquement sa jeunesse manquée par un acte de « viol » qui indique la brutalité de l'épreuve vécue. Son âme regrettée est à la recherche d'émancipation. Pourtant, les réminiscences affectent son apparence:

« Dialogué avec la tête, l'esprit faisait de la rencontre du corps quelque chose d'exceptionnel. Ainsi ma vie devient une aventure d'une très longue nuit. »⁶⁶

Ainsi corps et psychisme se complètent et s'entendent par une représentation imaginaire renforçant ainsi la durée de son angoisse. En fait, le désespoir s'empare d'elle certains moments. les pensées s'accablent sans relâche dans sa solitude :

« Je cherchais vainement le règne humain. Mon cerveau travaille même pendant mon sommeil. De ma bouche, je crie ma souffrance. »⁶⁷

Son corps faible décline devant une mélancolie existentielle et un sentiment de regret par rapport à sa vie gâchée. La souffrance est doublement atteinte : dans son intimité et dans son extériorité, dans son esprit et dans son corps. Elle surenchérit : « Une soudaine envie de pleurer m'a envahie un instant, mes mots se nouèrent les uns contre les autres dans ma gorge et figèrent mes lèvres. »⁶⁸

La peine est représentée par les lèvres et la gorge. Désespérée, la narratrice est à la recherche d'une issue. Elle ne possède que son corps. Pourtant, ses réminiscences persistent constamment, sans sensations du présent ni de l'avenir.

La mélancolie qu'elle a subie a été plus forte qu'à l'accoutumée. L'écriture permet la mise en scène et la représentation de soi par le corps: « Je sens arriver mon vertige. Se sentir de nouveau seule, solitaire et isolée. Voilà le nouveau sens sur lequel tourne ma vie. Une signification profonde définit ma nouvelle naissance, pour lui ajouter une certaine légitimité. »⁶⁹

La protagoniste se découvre à travers son corps et les manifestations physiques qu'elle vit, et elle explore le monde. Une sensation

d'écrasement et de lourdeur envahit les mots, qui décrivent le paysage saisissant et grandiose de l'amertume. La protagoniste représente sa douleur en l'exprimant : « Je transpire mon tragique vécu, »⁷⁰

L'expression métaphorique du « tragique » qui est présentée en tant que « sueur » qu'elle transpire. Ceci indique l'accentuation de la peine qui la déborde. En fait, elle met au point sa situation actuelle en révélant le degré de sa abatement.

À force de douleur physique, la narratrice rêve de la délivrance qui se traduit par un frisson de vertige parcourant son corps. Elle réclame: « c'est le besoin de respirer un jour mon indépendance. Je ne devrais pas me plaindre car je ne voulais qu'être libre. je respire toute seule après être devenue une créature du destin. Un destin qui s'est emparé de moi pour tracer ma voie. »⁷¹

Seule, elle perçoit la solitude comme une fatalité. La répétition du verbe « respirer » montre avec insistance que la liberté est aussi importante que l'air que l'on respire. Le corps fatigué de la protagoniste épuisée gît sur le lit. Celle-ci met en scène son état cauchemardesque, qui est expliqué en partant du général pour aller vers le particulier:

«Mon sommeil est devenu surréaliste, les formes et les contenus sont complexes. Les couleurs se multiplient et s'entreposent comme un échafaudage. Mes cauchemars ne me quittent plus, et je vois tout. »⁷²

En fait, le mot « surréaliste » ouvre la voie à l'étrange. La complexité des formes et des contenues reflète l'opacité de son vécu. Alors que les verbes « multiplier » et « s'entreposer » dénotent l'intensité d'accumulation des couleurs.

Les détails comme fond , forme et couleurs procurent un trait pictural à la présentation du cauchemar. De même, la comparaison entre les couleurs multipliées et interposées avec le mot « échafaudage » contribue à la mise en scène des abstractions. Le discours rend illisible les complications de son expérience par le rêve cauchemardesque et les images superposées.

La mise en valeur du corps souffrant permet de connaître les causes et le mécanisme de la souffrance. il s'agit logiquement d'une anarchie de souvenirs qui hante sa pensée involontairement. Elle surenchérit :

« Tous les visages qui ont violé mon existence me cohabitent. Ce qui me bouleverse, m'étouffe, c'est que je n'arrive pas à atteindre et contrôler mon subconscient. Il me fuit pour m'attaquer à n'en plus finir. Quand enfin j'ouvre les yeux c'est l'insignifiant. Et si je me force à trouver un sens concret de ce que je vois, c'est le début de ma migraine. »⁷³

L'unanimité de l'adjectif « tous » aggrave la condensation des mauvais souvenirs. Son corps est devenu par métaphore un refuge où les visages détestés s'emparent d'elle par « cohabitation ». de même, le subconscient est personnifié par son combat incontrôlable contre sa victime. Par conséquent, le corps répond à cet acharnement agressif des images refoulées par « la migraine ». La scène montre deux mondes opposés : intérieur et extérieur, tumultueux et silencieux, psychique et corporel. Le sens du combat de l'inconscient est mis en parallèle avec l'absence de sens de la vie de la protagoniste en souffrance. Celle-ci tente de trouver un sens à ses troubles à travers les signaux corporels. Son corps exprime sa peine, ses gestes remplacent son silence par des

expressions littéraires. Les scènes décrivent l'état et la réaction du corps.

« Au milieu de la nuit, je me suis réveillée le corps couvert de transpiration. Je frémisais d'une douleur forte à la poitrine. J'ai mis ma main là où j'avais mal. Ces palpitations rapides transformèrent mon corps en une machine à rythme violent. »⁷⁴ En crise d'angoisse morale, le corps respire frémisse et palpite. Une forte réflexe corporelle est figurée par l'image métaphorique de la chair décrit comme « une machine ».

L'écriture dépeint ainsi le refoulement de soi indicible par une série d'analogie métonymique : « Je fis comme un oiseau battant des ailes, essayant de sortir de sa cage. Un cavalier qui essayant de monter à cheval chaque fois retombait. »⁷⁵

La souffrance est transfigurée en représentation mentale exceptionnelle, qui la laisse entendre et voir par des images dénotatives au fort potentiel expressif. Le bruit des battements d'ailes ainsi que la fuite de l'oiseau hors de la cage illustrent son besoin de s'échapper de son anxiété.

Le cavalier qui essaie de remonter après plusieurs tentatives indiquent sa persévérance à atteindre son salut et sa sérénité. « l'air solide » qu'elle porte ; ou également ses mains tremblantes et nerveuses traduisent un « cri assourdi » ; font signe d'un corps affaibli.

Le corps souffrant est mis en action, théâtralisé par les images, et dynamisé par les figures littéraires. Les reflets imagés sont déchiffrés et interprétés afin de donner une représentation signifiante à son état. Son corps est sans cesse battu et frustré tout en étant décomposé par son histoire malheureuse.

Corps et esprit / intimité et extériorité retrouvent diverses expressions afin d'explorer toute l'intimité de la narratrice.

Pourtant, au-delà de la dialectique morale et corporelle, s'ouvre la voie vers un mal-être social plus objectif. Alors, quel est l'aspect des souffrances sociales qui affectent intensément la protagoniste ?

Souffrance sociale

Emmanuel Renault définit la souffrance sociale comme « le résultat d'une non-satisfaction durable et insupportable de « besoins de moi »⁷⁶

Dans cette optique, les déboires que l'héroïne a rencontrés dans sa vie traduisent sa perception critique à l'égard de la société, dont les us et coutumes font partie intégrante de sa souffrance. Elle souligne : «Le monde est devenu une grande ville qui me fait mal, qui me fait peur. »⁷⁷

Malgré qu'elle lutte pour son indépendance ou ses droits, pourtant, elle subit tant d'affrontements qui ne la laissent qu'épuisée et désespérée. Une affrontement continu demeure entre ses idées et celles des autres :

«Au long des années, je n'ai fait que me battre. Je me suis confrontée à tort et à travers, simplement parce que je ne pouvais pas supporter qu'on puisse m'imposer une idée ou une situation que je ne désirais pas. Quelque chose que je trouve ridicule, ou un geste qui ne me passerait pas par la tête ou à travers mon cœur. Malgré ce genre d'accrochage, j'étais pourtant fragile, même très fragile à l'encontre de ce que pouvaient croire ou imaginer les autres. »⁷⁸

Sa description est une analyse subjectif poussée qui indique ses conflits intérieurs comme les verbes « battre » et confronter » qui

marquent les heurts psychologiques des idées adverses. de même les verbes « supporter » et s'imposer » dénotent les exigences contraignantes imposés sur elle. Elle dévoile sa fragilité face aux pensées inverses aux siennes. Sa détresse reprend un sens plus large, dépasse son épreuve individuelle et devient plus ample à travers son contact avec le monde.

En fait, le discours permet de s'insérer dans son inconscience qui se plaint de l'ennui : « Lasse de cette médiocre existence, lasse de m'être trop battue, je suis devenue consciente que ces combats ne m'ont laissé que des ruines, des ruines difficiles à reconstruire. »⁷⁹

La défense pour ses idées et ses croyances n'aboutit à rien, son témoignage démontre une prise de conscience du parcours de sa vie. Son état est présenté par un style imagé métaphorique par le mot « ruines » qui connote les effets destructifs de la souffrance sur son esprit. De même, le terme anaphorique « lasse » insiste sur son sentiment de lassitude et d'ennui.

Plusieurs phénomènes sociaux lui causent de la peine, parmi lesquels la circoncision dont elle a été témoin durant son enfance. La vue, à travers les persiennes de sa fenêtre, de la scène sanglante au cours de laquelle une petite fille a subi une circoncision l'a affectée tout au long de sa vie.

« Ce moment où tout se fige, le silence, le cri, que je retenais, plus qu'un cri , un hurlement »⁸⁰ l'étouffement des larmes des cris dédouble la douleur psychique. La récurrence du mot cri marque l'intensité de son affliction. En fait, elle remet en question l'acte barbare par une image cruelle, des adjectifs qui marquent la férocité de l'acte et une posture qui sensibilise le lecteur.

« une petite fille les bras liés derrière le dos , la physionomie d'un homme lui écartait les jambes bien loin, pendant qu'un autre

tenant une lame brillante , tranchante coupa ce pauvre bout de chair. »⁸¹

La tension est perceptible dans la description de l'outil mutilant : « une lame brillante, tranchante » s'oppose aux termes qui marquent la douceur « pauvre bout de chair » . la couleur rouge s'empare de la scène aggrave le

«Avec le jaillissement de la couleur rouge du sang, j'ai failli vomir. Depuis ce jour inoubliable, je porte en moi cette sensibilité inouïe à l'estomac. Ça me révolte énormément que jusqu'à nos jours, il y a des gens qui refuse la civilisation. »⁸²

L'excision devient ainsi un instrument de domination de l'homme sur la femme. La puissance de la description trouve sa genèse dans les détails et la mise en action des termes gestuels délicats comme « bout de chair » et des inférences afin de présenter la gravité de l'acte.

De là, Elle défend donc sa vision du monde en s'engageant à questionner le ministère de la Santé à propos d'un médecin qui pratique la circoncision sur une femme en train d'accoucher sous anesthésie, et ce à l'insu de cette dernière. Elle désapprouve cette pratique courante malgré le silence de la société. Elle prend ainsi la défense des femmes victimes de cet acte, et elle transforme sa peine intime en cause universelle. «Cette catastrophe humaine occupa quelques lignes des journaux, puis ce fut le silence complet, et on n'a jamais su le verdict. »⁸³

Elle figure parmi la minorité des médecins qui refusent cette barbarie. Elle lutte pour obtenir une loi ferme contre cette sauvagerie effectuée au nom de la propreté et de la chasteté. Le

style ironique semble efficace pour traiter ce sujet et mobiliser les esprits en vue de dénigrer cette pratique :

« (...) comme si leur monde tournait tout autour de ce bout de chair que Dieu a créé par une simple faute pour que les hommes interviennent et corrigent son œuvre »⁸⁴

L'écriture discerne ainsi le sens de la souffrance, et montre la stratégie de la protagoniste pour l'affronter. Le contexte narratif se transforme en plaidoyer revendiquant les droits de la femme victime de circoncision par une série d'interrogations rhétoriques qui dénie intensément la sauvagerie masculine.

« La circoncision n'est-elle pas la mutilation du corps de la femme pour but de supprimer leur désir sexuel. Ce rite monstrueux, criminel est contre nature car il prive au couple de s'épanouir. Au milieu de ce complot du silence, je me demande, où est-il le droit disposer du corps? Je me sens mal face à cette atteinte à l'intégrité physique et morale du corps humain. »⁸⁵

Étant en prise sur la société, la protagoniste se sent investie de la mission de rendre compte de la réalité sociale. Elle incarne le refus de toute agression envers les femmes et de leur dépendance par rapport au pouvoir patriarcal. Elle prend la défense de cette cause, et considère la liberté comme un besoin vital. Elle dénigre davantage l'asservissement, et prend le contre-pied de la déception et du désespoir.

« Tant d'années sont passées dans les mépris, les souffrances, la mort, et la fausse joie. J'ai toujours essayé de sauver des milliers de femmes en leur livrant le secret mythique de leur vagin. Ce gouffre sombre qui donne naissance à une vie lumineuse. Je savais que les mentalités n'évoluent pas seules, il fallait combattre pour l'égalité et

la justice. Ce genre de chose que je n'ai jamais appris à la faculté de médecine. »⁸⁶

Le rejet de tous les types d'humiliations vient alors confirmer le caractère fort et indomptable de la narratrice. Les sentiments qu'elle a éprouvés ressurgissent à travers ses discours dénigrant l'inégalité sociale. Ce mécanisme de défense qui va de l'intime au général lui permet de triompher de ses douleurs et de manifester sa capacité à combattre les racines de ses peines.

Le témoignage de la narratrice reste une sorte de questionnement sur la légitimité de ces actes inhumains devant lesquels la société reste immobile. La parole devient alors un accès à la compréhension de soi et du monde. : «C'est pourquoi c'est une injure à toutes les valeurs qu'on a appris au monde. Loin de ce que j'ai appris aux femmes de refuser l'oppression, la domination masculine demeurera un grand obstacle vis-à-vis des droits humains fondamentaux. »⁸⁷

Par ailleurs, elle dénonce un autre phénomène social : celui de la polygamie, en luttant contre un monde qui fait disparaître le sens du respect. À ses yeux, les hommes ignorent le respect de soi et des autres. Ils ne gardent que les rapports de force ou de domination sur les femmes par l'humiliation ou par le remariage:

« Ce genre d'esclavage moderne me rend malade, surtout lorsqu'on essaye de convaincre en disant que les besoins physiques de l'homme le poussent à avoir plusieurs femmes. Et là je me force encore une fois de dire, et que dit-on des femmes qui auront aussi besoin de plusieurs hommes. »⁸⁸

La cause des souffrances réside dans la polygamie qui déshumanise le contexte féminin. Elle devient également anarchique par le

mariage coutumier, oral, de jouissance ou le mariage mouvant momentané, et le mariage de possession. Les hommes légitiment leurs actes au nom de la religion et de la tradition. Elle commente à ce propos : « Pour moi c'était une véritable anarchie au service du mâle. »⁸⁹

Ces réflexions audacieuses procurent un statut particulier au sein de la société à la narratrice, qui est loin d'être une femme brisée et soumise à l'autorité traditionnelle. Elle présente ce genre d'homme entouré de maîtresses et de concubines, une situation à l'origine de l'absence d'affection et de souffrance.

Elle qualifie cette polygamie « une institution perverse »⁹⁰. Qui déprime la société du sens de l'amour et de l'égalité des droits entre les sexes. De plus, une interrogation rhétorique mobilise l'acte de lutter contre l'injustice : « Donc où est-elle la place de la fidélité? »⁹¹ « Où est-elle donc cette égalité des sexes? »⁹²

Ces questions conduisent à postuler l'existence d'un processus de transformation qui consiste à penser à la reconfiguration radicale du monde et à s'émanciper du pouvoir social en donnant un accès à un horizon d'agir et de penser. Cela tient au fait que cet acte paraît destructeur pour les femmes et les enfants.

Par conséquent, « Ces derniers sont privés de l'éducation, de leur futur, et ils n'ont aucune chance de vivre une vie normale. »⁹³ souligne l'héroïne. A ses yeux, ce sont des victimes soumis à une société oppressive qui néglige les droits humains. Les propos sont renforcés par des mots d'absence et de négation comme « privés » et « aucune chance » qui dénote un désespoir absolu à survivre. En ce sens, elle confronte la mauvaise éthique en mettant en cause les imperfections sociale. Elle note « (...) les guerres rendent les gens méchants, abrutis. Ils se transforment en corps vides, mais en

même temps pleins de désirs jusqu'à la vulgarité, et le dégoût. Vers où se dirigent ces gens sans raison? »⁹⁴

Ainsi, la révolte contre une société corrompue et aliénée est éclatée par les mots, au lieu de se retourner contre elle, et lui cause une amertumes. Il en va de même à propos des sujets du fanatisme et d'obscurantisme sociaux. Le discours de la narratrice demeure significatif à ce propos :

« Quand je ferme les yeux, Je vois mieux dans l'obscurité, dans le noir. Je vois la misère des gens dans le fanatisme de certains. Je vois les dictateurs qui gouvernent le monde. Peut-être ils sont heureux. Quant à moi, je sens l'envie de vomir leurs criminalités, leur corruption. Leurs arguments témoignent d'un égoïsme à toute épreuve. Tout dépend d'eux, le marché, les prix, les aliments, les logements, la formation scolaire, les médicaments. Le résultat qu'il y a des milliards d'êtres humains qui vivent dans la misère. »⁹⁵

La représentation allégorique de la scène dessine un monde social insensé :

Il s'agit d'un arrière-plan obscur où une série énumérée de défauts sociaux s'accumule : fanatisme, criminalité, corruption, égoïsme et misère. De plus, une autre succession par énumération des activités sociales comme le marché, les prix, les aliments, les logements... dépend de ces dictateurs. Le discours reprend un style de cause à effet afin d'appréhender et d'interpréter les souches de la souffrance.

Toutefois, la narratrice déploie cette image dévaluée de la société pour insister sur le combat contre les misères et pour rendre plus intense l'absurdité de la société. Elle établit un parallèle entre le monde de la musique et celui du sang et des machinations

humaines. Le contraste flagrant entre ces deux mondes accentue l'effet de brutalité.:

« Au lieu de me retrouver dans un monde de musique, d'art, je me vois entourée d'un monde de sang, un monde en train de plonger dans l'obscurité. Des idées noires veulent priver l'homme de sa pensée, pour le transformer en robot, en une simple marionnette, sans cœur ni âme. »⁹⁶

Dans cette optique, la narratrice invite à la prise de conscience d'une éthique socio morale en posant une interrogation rhétorique qui mobilise le lecteur à prendre le dessus des tourments :

« Me taire, tourner la page, est-ce possible? La vie n'est-elle pas plus précieuse que la taciturnité ? Cette vie, qui ne m'appartenait pas à moi toute seule, concerne aussi les autres. »⁹⁷

En fait, le discours tend à renverser les contraintes imposées, les châtiments humains, et les misères d'un monde condamné à la négligence sociale. La menace de la souffrance est régulièrement réitérée dans le silence. Certes, la démobilisation favorise le déclenchement de la misère. Dans cette optique, elle déclare sa poursuite du combat qui lui décharge de sa déprime:

« Blessée ou jugée me paraissait très loin de mon objectif, car il fallait que je comprenne depuis longtemps que j'étais différente des autres. Cette différence tout à fait normale, comme la nature, les plantes, les montagnes et les animaux. Il ne fallait donc pas que j'évite de penser à ces difficultés que présente le monde autour de moi. Sinon, il deviendrait irrésistible, irrespirable. »⁹⁸

Cependant, lorsqu'elle ressent la laideur de ce monde, la narratrice sent le vertige envahir son être. Ce sentiment de déprime devient toutefois une arme ciblée en vue de la redresser dans son désespoir. La protagoniste décrit en détail son renforcement moral ainsi :

« Au cours des années. des mois, j'ai suivi les informations à travers le petit écran ou la presse écrite. Je n'ai aperçu qu'un monde en train de devenir de plus en plus cruel. Avec ce sentiment, qui n'était pas nouveau pour moi, j'ai pris le chemin de l'hôpital. Prête à commencer une nouvelle journée de défi et d'affrontement. »⁹⁹

La souffrance se multiplie et se diversifie pour accabler toute une société. La narratrice tente de définir ce qu'est la souffrance dans sa forme la plus extrême, en mettant davantage en résonance l'acte criminel, le viol.

« Je faisais les cent pas en pensant à toutes ces femmes qui subissent le viol en temps de guerre ou de paix. Dans ce même hôpital, je devais en soigner quelques-unes, »¹⁰⁰ là, où elle doit guérir ce que la société a commise. Elle désigne le sexe féminin par « ce petit malheureux » ou autre image « la cuve » tandis que le sperme est allégoriquement désigné par « les ordures » .

Le choix de ces images traduit le sentiment de dénigration et de répulsion de la narratrice. Alors que la couleur rouge qui jaillit en flot suite à cet acte approfondie la sauvagerie de la scène. Elle dénonce la pratique de la violence contre les femmes, l'enfermement et la terreur qui sont des agressions destructrices physiquement et psychologiquement. Des expressions dévalorisantes contre la société malsaine sont assumées par l'écriture :

« Encore une fois j'avais envie de vomir l'être humain... Je fuis l'extrémisme dans toutes ses couleurs, et voilà encore d'autres formes de bêtise. Je n'étais pas surprise car je savais d'avance qu'ailleurs ça ne pouvait pas être mieux. Le monde est infect, un point c'est tout. »¹⁰¹

Elle devient la porte-parole des femmes qui subissent, comme elle, des pratiques sociales cruelles. Ce sont les victimes qui deviennent les cibles de toutes les démesures humiliantes. L'écriture semble à la fois une saisie objective de la société et un témoignage personnel de la narratrice, qui s'engage à raconter les tortures des prisonniers et les exactions des régimes répressifs.

Elle décrit : « C'est la vie en pire, au milieu de la peur, des hurlements. Cette violence ne se limite en effet pas seulement aux agressions physiques et sexuelles, mais elle est aussi de nature psychologique. »¹⁰²

Les sons révocateurs retentissent par le terme « hurlements » au pluriel, indiquant l'intensité de la souffrance sociale. Ces agressions sociales la rendent affligée. Elle se décrit :

« Ma tête tournait, j'avais le vertige, mon cœur battait très fort. Ses expressions résonnaient toujours dans mes oreilles. Ces mots que je n'avais jamais entendus auparavant. Ces paroles que je n'avais jamais oubliées, « l'injustice, la corruption, la justice, l'humanité ».
»¹⁰³

Les termes corporels tels : tête, oreille cœur sont affectés par ces violences sociales. Ceci marque la profondeur de l'impact social. Elle entraîne le lecteur au tréfonds de sa pensée, l'écriture rhétorique permet l'accentuation de l'aspect dramatique de la situation, le poids de la tradition qui pèse et entrave la liberté des femmes.

Le style binaire indique une opposition entre deux notions : injustice/ corruption et justice/humanité, dénotant le conflit déchirant entre le bien et le mal .

Par ailleurs, elle est accablée, en tant que médecin, de voir un nouveau-né amené par la police retrouvé au coin de la rue.

Bouleversée, elle dénonce l'interdiction d'adopter les enfants innocents issus de l'adultère. Elle réclame leur droit d'avoir un nom de famille comme simple protection matérielle et morale. Elle commente ainsi : « Le pire c'est que si on prend part pour défendre le droit de ces femmes, de ces enfants, on est tout de suite accusé d'initiation à la débauche; ça me rappelle l'histoire de l'autruche qui s'enterre la tête dans le sol. »¹⁰⁴

Elle prend la défense des personnes sans famille et des mères marginalisées poussées par la société à abandonner leurs enfants sans protection sociale ni droit à la filiation. Les mécanismes sociaux malfaisants nuisent aux esprits. L'image représentative de « l'autruche » désigne allégoriquement une société qui s'occupe de l'apparence sans mener à fond la résolution de ses problèmes.

La souffrance sociale se voit dans les descriptions représentatives de l'écriture : « ces petits enfants pauvres, ils se nourrissent de la poubelle des autres... la saleté enveloppe leurs petits corps innocents... Là se cristallise l'illusion du modernisme, de la miséricorde... Là se concrétise le vrai visage de notre monde. »¹⁰⁵

Les conséquences tragiques du rejet des enfants dans les rues sont mises en scène. Les adjectifs : petits , innocents, pauvres assurent la compassion de la narratrice à l'égard de ces enfants. Tandis que les noms : poubelle, saleté, souligne la médiocrité de la vie de ces égarés, alors que les termes modernisme, miséricorde , débutés par le mot illusion dépeint une société falsifiée par les apparences.

D'ailleurs, elle garde une perception subjective face à ce monde :

« Je regarde au fond de moi, je vois ce tableau d'art abstrait qui est devenu une situation difficile à accepter. Surtout pour les enfants,

les adolescents qui le vivent comme une injure. Je ne voulais pas qu'on cache la misère, tant qu'elle est présente en nous là dans chaque coin de la ville. »¹⁰⁶

« ce tableau d'art abstrait » qui renvoie à la société, accède à une nouvelle dimension de la réalité, à appréhender le monde à travers des formes symboliques. Cette allégorie désigne une image fixe et rigide de la souffrance sociale qui obsède sa conscience.

Pourtant , cette image est dénoncée par les termes de rejet « difficile à accepter », ainsi que les mots « injure » et « misère » qui visent une société inhumaine et scandaleuse. La perception de la narratrice pour les habitants des cimetières semble impitoyable. Les pauvres partagent les demeures des morts. « Ces images me rendent triste. (...). Comment peut-on transformer une ville des morts en une ville de vivants? »¹⁰⁷

Elle n'arrive plus à oublier que les cimetières sont devenus des refuges. Les pauvres ne peuvent pas vivre dans les bidonvilles, ni accéder aux écoles ou aux restaurants, mais des milliers de familles vivent près des sépultures, ce qui traduit leurs conditions de vie déplorables : ces habitants oscillent entre la pauvreté, le travail des enfants, le taux élevé d'illettrisme, le harcèlement, le viol et l'inceste, une énumération qui marque une société à la dérive.

La description envisage et saisit la souffrance de la condition humaine. L'écriture est une médiation de la souffrance. Elle transforme la vie misérable en paysage illisible :

« Dans ce quartier qui sombre dans l'obscurité, les habitations sont privées d'eau et d'électricité, c'est le résultat de l'émigration interne, anarchique. » Les vêtements étendus sur les tombes, les enfants jouent au ballon, les hommes et les femmes tentent de tuer le temps aux portes de leurs habitations. »¹⁰⁸

La scène des cimetières présente en plus des jeunes qui vit «sous les murs ocre dévorés par la poussière »³⁸ qui « fument le narguilé, jouent aux échecs, ou aux canes. Elle décrit en détails :

« Les conversations sont parfois très enthousiastes; ils commentent vivement les derniers événements politiques, sans oublier leur réalité sans avenir. Ces jeunes menacés d'expulsion vivent de mendicité, de trafic de drogue. »¹⁰⁹

Ce fourmillement humain paraît sur le point d'exploser, génère de l'indifférence, de la résignation et du désespoir. Les miséreux souffrent du manque d'une vie digne et de la non-délivrance de leur état pitoyable. Ce paysage visuel et expressif renforce la sensibilité du lecteur à l'égard de la misère de ces personnes :

« on prend soin des morts plus que des vivants. Les enfants sont nés à côté de ces tombes où gisent les défunts sous les dalles funéraires. La pauvreté côtoie à côté avec la dignité, car les vivants s'occupent des défunts pour qu'ils ne se sentent pas si morts. »¹¹⁰

La vue de cette scène bouleverse tout son être : « Mon cœur palpite face à ce contraste où la mort n'est que prolongement à la vie. Comment peut-on mépriser ainsi l'âme des morts. L'attente c'est le quotidien de ces habitants, car ils ne savent pas où aller. Cette humiliation s'ajoute à beaucoup d'autres négligences et le non-respect de la dignité humaine. »¹¹¹

Elle est témoin de la méchanceté, la cruauté et la brutalité. Elle les décrit concrètement par une présentation scénique et rhétorique:

« Les gens humiliés ont accepté de boire l'eau pollué, mêlée d'ordures et d'égouts. Même la terre qui jaillissait de prospérité et de richesses ne donne plus que des vers assoiffaient qui ne se

désaltère que du sang des innocents. Le poison de l'ignorance, de l'arrièrisme a transformé cette boue en rebelle, refusant de continuer à donner. Donc il était évident que cette sécheresse de la terre atteint aussi les cœurs. »¹¹²

L'hyperbole joue un rôle important à accentuer les tares sociaux, par les termes : ordure pollué et égouts, l'excès de la pollution démontre la médiocrité contraignante de la vie des humiliés. Le verbe « jaillir » matérialise les termes « prospérité » et « richesses ».

Pourtant, la métaphore « vers assoiffaient » qui renvoient aux malfaiteurs, aux corrupteurs, qui sont âpres au gain, suivit d'une métaphore verbale « se désaltère » qui renforce l'atrocité de l'injustice. La scène sociale est rendue visuelle grâce aux images vives. Les verbes « assoiffaient » et « se désaltère » redonne une dynamisme de figures et une force vitale à la présentation.

Le substantif métaphorique « poison » vient pour accentuer l'effet nocif de l'ignorance et de l'arrièrisme. De même « boue » et « sécheresse » connotent les conséquences des imperfections sociales sur les miséreux. Les images figuratives permettent une donation sensible et concrète de l'idée et une dilatation du sens. Les humiliés ne trouvent pas de refuge sauf aux cimetières car les injustes s'emparent des richesses du pays et négligent les démunis. La restriction dans la locution « ne...que » dénote que ces malhonnêtes se préoccupent uniquement d'appauvrir « les innocents ».

Elle perçoit ce monde corrompu comme « un océan de corruption, d'ignorance et de pauvreté. »¹¹³ où les gens appauvris sont emportés par un aveuglement sans pareil et sans appartenance à un refuge ou un statut social. Elle surenchérit : « L'humanité

est devenue prisonnière d'un cachot de détenus politique »¹¹⁴ une représentation figurative dénote la dénigration de la société pour l'humanité et la dignité humaine. La personnification pertinente et littéraire de « l'humanité » en « prisonnier » démontre concrètement l'oppression subie sur les indigents.

Alors que la locution « détenus politique » qualifie le genre des prisonniers qui sont des rebelles contre une politique diffamante. Le terme hyperbolique « cachot » dénote la diminution extrême de lieu de refuge. L'écriture retire les voix opprimées de leur silence. la narratrice retrace un compte rendu de leur état et celui de la société.

«En ce moment les gens souffrent, mais ils ne peuvent pas le dire, parce qu'ils ont accepté de vivre l'ère de la débauche facile à n'en plus finir. L'intuition secrète de l'homme prouve que rien ne dure, que la vie comme la vague est tourmentée par les dépressions et le pire »¹¹⁵

La souffrance de la narratrice est devenue celle des autres. Le discours traduit le partage et la compassion entre cette dernière et les victimes de la société. Elle compatit à la souffrance. « À présent, il ne reste plus rien, je soupire la brutalité et la souffrance des autres »¹¹⁶

La peine semble commune malgré que ce monde malsaine lui fait subir des conséquences ;

« Dans la rue, je marche vite comme si j'étais en train de fuir une catastrophe. Cette hypocrisie qui marque toute une société me rend malade. Je me sentais en pleine crise. Je bougeais, je ne pouvais pas tenir en place au milieu de tout ce que je suis en train de capter chaque jour autour de moi. »¹¹⁷

Néanmoins, le regard subjectif qu'elle porte sur la société lui permet de dévaloriser ce qui cause sa dépression. Révoltée, elle déploie des expressions de rébellion:

«J'accuse le monde non seulement d'avoir changé, mais d'avoir changé au pire, au plus laid. Tout se mélange dans ma tête, sans principes préconçus. Un monologue antérieur sous l'ordre du monde était mon seul moyen de dire non à la vulgarité humaine. Je m'ennuyais à mourir, je craignais sans doute cette influence négative du monde. Il me fallait une agitation extérieure pour pouvoir transformer la laideur en beauté. »¹¹⁸

Elle déclare son lutte contre une société repugnante. La stratégie discursive révèle la volonté de la narratrice d'affirmer son individualité et de trouver un chemin d'épanouissement personnel par une revendication sociale.

Revêtue d'un statut militant, la protagoniste affirme son engagement à combattre les perversités.: «Partout où je vais, je ne me sens pas chez moi. C'est comme si j'étais à la recherche de quelque chose. Ma seule consolation fut que les gens voient en moi ce visage serein, des fois sans impression, un personnage solide, prête à agir sans réserve face à toute injustice. »¹¹⁹

Elle prend la défense contre les agressions et les transgressions sociales en appréhendant les déclencheurs de ses souffrances et de celles des autres. Ainsi, elle se revalorise elle-même en revendiquant ses droits et ceux des autres. Les tourments individuels se transforment en désolation généralisée et en partage avec le monde. Cette succession d'interrogations rhétoriques réclame la prise de conscience des problèmes sociaux.

«Où est-elle cette réconciliation entre la politique, la religion et la vie? Où est-il cet équilibre entre le corps et l'âme? Cette nouvelle

tragédie me rend malade. Le retour de cette façon aux religions ne veut-il pas dire qu'avant on était des malfaiteurs? Effacer tout, tout d'un coup. J'avais besoin d'un souffle nouveau de résistance contre cette hérésie. »¹²⁰

Les interrogations rhétoriques attirent l'attention du lecteur et invitent à réfléchir sur le désordre intellectuel actuel. Les pratiques sociales et les traditions ne sont pas compatibles avec l'humain. En fait, le système politique va contre la dignité humaine. La religion est loin des idées corruptives ou aliénées. Le déséquilibre ne laisse pas la narratrice dans l'indifférence, mais elle la pousse à agir afin d'annihiler les misères collectives.

«Je me suis posé un tas de questions: « Est-ce que c'est une punition pour les femmes qui osent divorcer? Pourquoi ce choix, – ou bien les enfants ou bien les hommes? N'est-ce pas une incitation à la débauche? »¹²¹ « Là, je me sentais directement touchée en ma propre personne. Comment peut-on violer le droit du choix à un être humain? »¹²²

Grâce aux questionnements, elle dévoile les aspects immoraux de la société, et elle encourage à lutter contre l'aliénation. Autant de sujets qui reflètent sa conscience du monde et qui renforcent son esprit en vue de remettre en question ses souffrances.

L'insoumission aux contraintes sociales fournit à la narratrice l'objet auquel s'applique sa démarche émancipatrice particulière. Militante de la cause sociale, elle dévoile aussi les mécanismes d'une domination masculine qu'elle a subie, s'érigeant ainsi en porte-parole et en figure libératrice pour toutes les femmes qui ont pu subir les mêmes souffrances:

« Cette misère où plongent les âmes me poussa à poser énormément de questions dont les réponses ne satisfaisaient jamais ma longue tristesse, ma soif infinie de découvrir un jour une ombre de la vérité. »¹²³

La dramatisation de l'existence mobilise un langage poétique inédit pour exprimer les tares sociales. La narratrice postule une conscience renouvelée, un parcours d'éclaircissement pour la libération.

« Les luttes contre la domination sociale sont souvent des luttes contre la souffrance, la souffrance offre un point de vue critique contre la domination lorsque les luttes sociales font défaut. »¹²⁴

Le paysage descriptif explique littérairement la vie sociale à travers plusieurs images esthétiques qui reflètent les différents aspects du OI calvaire vécu. Le langage vacille constamment entre peine et Les propos de la narratrice innocence, entre victime et pouvoir. restent à ce titre significatifs :

*« Je sens l'odeur de la souffrance. Plaies, enfants malades ou brûlés, tortures, vols et trafic d'organes. Des pinces chirurgicales s'approchent d'un œil pour l'extraire. Une fille aveugle, un homme se meurt de ne plus dormir de souffrance. Je vois chaque jour les patients, l'innocence. C'est la vitrine de ce qui se passe à l'extérieur pour que le mal reste toujours une chose unique. »*¹²⁵

La protagoniste met en scène un tableau descriptif visuel et expressif de la douleur morale et physique. à l'aide d'adjectifs évocateurs. Les tares de la société aliénée comme plaie, brûlure, maladie, torture, vol, ... se répercutent sur elle.

L'accumulation de plusieurs formes de supplice: met en tension la montée du phénomène et son courant corrosif qui détruit les affligés. La métaphore « l'odeur de la souffrance » concrétise

rhétoriquement la peine et affirme l'envahissement insistant de sa manifestation son agacement sur elle.

L'écriture devient réflexive de la souffrance du monde et de la narratrice : « *Je me sens bouleversée car même le libéralisme ignore les problèmes de société qui déchirent les pays. Une surenchère entre religion et politique a mis les deux dans une tour d'ivoire dont les nouveaux acteurs ont donné naissance aux salons, groupes intellectuels, groupes religieux où tous se sont concentrés sur la femme en général.* »¹²⁶

Le discours interprétatif met en question l'identité féminine, se trouve mobilisé contre l'injustice et la négligence sociales. Par conséquent, la narratrice garde une révolte inouïe et une rage folle contre tout acte féroce et humiliant :

« Une colère que je porte toujours en moi dans mon subconscient. Cette colère, que j'emporte partout là où je vais, et qui explose là où c'est nécessaire, me rend d'une sensibilité extrême vis-à-vis d'autrui. »¹²⁷

Toutefois, les réflexions véhiculent une vengeance contre une société absurde par ses lois contraignantes et par ses coutumes oppressantes.

« Mes réflexions se suivent, s'enchaînent. Mon âme est devenue mon miroir. Mais au lieu qu'il reflète mon image, il me transmet l'état où se trouve le monde d'aujourd'hui et la situation désastreuse qui se déroule sans merci. »¹²⁸

Il s'agit, en fait, davantage de repenser la façon dont on envisage l'existence et d'impulser un tournant existentiel dans la mélancolie.

En effet, l'écriture compense la négligence sociale, physique et psychique du réel par des discours diffamatoires contre une société condamnée.

*« Il y avait celles qui étaient incarcérées pour crime de polyandrie. C'était des femmes illettrées, issues de la classe populaire, parfois très pauvres. Sans moyens, ni formation, ni aide sociale, elles ont fui la vie conjugale. Leur seule solution était d'aller loin et faire une autre vie, avec un nouveau mari, sans se rendre compte qui elles étaient encore mariées. »*¹²⁹

Sans protection ni compréhension de la part de la société, ces femmes sont oubliées, sans droits, victimes d'une société obscure. Les personnes défavorisées connaissent toutes sortes de situations dramatiques comme les blessures, la désinsertion sociale, l'errance, la prostitution, et la violence.

Pourtant, la protagoniste persiste en déclarant: *« J'essaie de voir clair dans ce désordre qui m'entoure »*¹³⁰ puisque le trouble subjectif et objectif entrave l'homme dans sa vie quotidienne et lui prive de la liberté et la survie.

La prise de position de la narratrice contre la société s'inscrit dans la recherche d'une nouvelle perspective sociale face au misère du monde.

*« Face à cet environnement pourri, je me sentais seule au milieu d'une société qui vit dans le sombre. Une société qui regarde, mais qui refuse de voir. »*¹³¹

A ses yeux, le mal être est ressenti devant la frustration qu'éprouve l'homme devant la femme à qui elle doit céder sa liberté. : *« Je portais ce mal au fond de moi car c'est à la femme de rembourser pour toujours la frustration terrible des millions d'hommes »*¹³²

Les hommes pervers vivent dans une société écrasée par l'intolérance et la criminalité. cette situation est interprétée vivement par les mots ; « *Ces difficultés sont les résultats de notre lutte permanente entre la volonté et la capacité d'action. Entre ce que nous voulons réaliser comme rêves, espoirs et les griffes d'une société.* »¹³³

La narratrice met en mots sa propre réalité sociale par son « je », qui insiste sur les problèmes sociaux. Par conséquent, elle connaît sa différence face au monde. Le discours décèle la compensation de la narratrice de ses droits et ses réclamations à travers son témoignage.

« *J'ai vécu au milieu d'un monde déchirer entre l'ignorance, l'insolence et les illusions, sous prétexte qu'on est les meilleurs. J'ai connu les défis pour faire la différence entre la volonté de la vie et la volonté de la liberté.* »¹³⁴

elle porte un regard critique sur les dysfonctionnements de la société et exige un commentaire affectif et moral et ses propres interprétations : Pauvreté, guerres, des prisons, des corruptions. « *mais il y a la peur, l'horreur et les nuits sans sommeil, ensuite les jours longs, et la fugue de mes maux, mes cicatrices. Le monde est devenu encore plus laid, plus laid que ces petites ruelles sales.* »¹³⁵

L'écriture se veut prometteuse de devenir ,de l'émancipation d'une transformation individuelle et sociale. Christophe Dejours précise que la mobilisation collective trouve son origine dans la « *colère contre la souffrance et l'injustice jugées intolérables* »¹³⁶

Le discours procède littérairement à démasquer ce qui constitue une entrave dans le vécu et qui réduit la possibilité de mener une vie accomplie et réussie.

L'écriture donne un élan d'espoir aux personnes dépressives :

« *Malgré les défis, malgré les obstacles, ce jour vint avec l'espoir qu'il n'est jamais trop tard.* »¹³⁷

La narratrice met en œuvre sa volonté de débarrasser la société de ses tares. Elle se plaît à exprimer ses jugements, ce qui donne du sens à sa vie:

« *Je me donne au plaisir, c'est le partage des malheurs de toute une humanité.* »¹³⁸ Ses peines sont ainsi investies dans une démarche de compassion pour les malheureux. Toutefois, son interaction avec les miséreux à l'hôpital lui révèle cette part cachée.

« *Cette volonté de tendre la main aux autres cachait aussi mes sentiments complexes. C'est-à-dire le désir involontaire de me distinguer. Malgré cela, j'ai pu réaliser des réussites, là où beaucoup d'autres ont échoué. Le regard de ces femmes me poussait vers l'existence. De leur jalousie, de leur mal, je me nourrissais inconsciemment. En même temps, j'étais convaincue que ces femmes usurpaient mon énergie, mais je savais aussi qu'elles augmentaient ma force. Leur faiblesse enflamma ma révolte.* »¹³⁹

De ce point de vue, le malheur favorise la connaissance objective de soi, du regard extérieur porté sur soi, de ce qu'elle subit, de sa position par rapport à plusieurs phénomènes sociaux.:

« *Cela me fait effectivement réfléchir à la délivrance, à la croissance intérieure. Réfléchir et analyser ce qui se passe autour de moi. Je suis consciente de moi, de ce qui se joue en moi, de mes peurs, de mes frustrations.* »¹⁴⁰

C'est ainsi que le « je » de la narratrice, devient « transpersonnel »¹⁴¹, une voix universelle et énonciatrice dans la mesure où s'instaure un rapport causal entre soi, sa propre souffrance et celle des autres.

Le moi souffrant est ainsi remplacé par un pouvoir d'engagement social. La souffrance est conceptualisée par la mise en avant des maux sociaux et de leurs victimes jusqu'à devenir un procès social. *« Dans le langage, je cherche la vérité des choses. »*¹⁴²

Ainsi, la souffrance paraît un lexème polysémique qui refléterait un mal physique, un malaise moral et une lutte sociale. Afin d'aboutir à une vie tranquille et à une paix intérieure, le plaisir de vivre semble le moyen ultime permettant de surmonter ses souffrances.

Souffrance surmontée:

*« La souffrance du corps et de l'esprit offre à l'écrivain qui s'empare de ce sujet un espace herméneutique plus vaste, plus ouvert à son imagination créatrice. »*¹⁴³.

La passivité de la souffrance est compensée par une transcription rhétorique qui atteste le triomphe de la narratrice sur ses peines. L'écriture paraît être une diversion à travers laquelle elle décrit sa complicité avec la nature. Les éléments naturels contribuent à dessiner un monde propice à la détente.

« Je m'approche de la fenêtre, regarde au loin. (...). Ce train qui passe en pleine nuit entre les plaines, les collines au pied de la montagne serpentent de l'autre côté du lac avec ses petites fenêtres qui brillent de loin d'une lumière paisible et douce et qui provoquent en moi les sentiments tendres et chaleureux de la magie de l'attente. La lumière des phares se perd progressivement

dans l'horizon, le vent commence à souffler. Je ferme les yeux, (...) , je rêve d'un monde de paix. »¹⁴⁴

L'état psychique se prolonge en un paysage esthétique. La scène de la nature est présentée par hypotypose¹⁴⁵, une vivacité qui permet l'interaction de l'âme de l'héroïne avec les différents éléments.

L'agir passe par le biais des panoramas pittoresques qui lui renvoient des sensations satisfaisantes. Les termes des éléments de la nature comme « montagne », « plaines », « collines », « nuit », « lac » et « horizon » correspondent aux verbes d'action tels que « approcher », « regarder », « provoquer » et « rêver », qui montrent l'agitation de l'héroïne.

La représentation littéraire abolit les affres des souvenirs et du quotidien. La récurrence du mot « lumière » associé au verbe « briller » contribue à dessiner un monde lumineux et optimiste.

La narratrice se contente également de ressentir le vent qui souffle afin de rafraîchir son esprit. Elle décrit à ses mots : *« J'avais besoin de respirer un air sain, un peu glacial et emplir mes poumons d'oxygène. »¹⁴⁶*

L'écriture sensorielle ravive les moments d'extase grâce aux termes « air », « glacial » et « oxygène », qui renforcent la sensation du réel, alors que le comble de la satisfaction se voit dans son lien avec les nuages, qui l'élèvent au-dessus des défis et des cruautés. Elle dépeint :

« Emporter dans une sorte d'extase à travers les nuages, où je n'aurais jamais envie de remettre les pieds sur terre. Mes larmes coulaient facilement avec le remords d'être tombée un jour entre les mains de la vulgarité. »¹⁴⁷

La souffrance est retirée de son aspect nocif et s'élance par l'imagination créatrice au sublime. On souligne qu'« aussi

*longtemps qu'il existe une conscience de la souffrance parmi les hommes, il doit aussi exister de l'art comme forme objective de cette conscience. »*¹⁴⁸

L'élévation au-dessus du monde lui permet de se distraire de la vulgarité humaine. Les mots neutralisent son mal-être. La déconnexion de soi et de la société lui permet de ne pas souffrir, mais de se plaire dans la vacuité.

*« (...) qu'il existe une conscience de la souffrance parmi les hommes, il doit aussi exister de l'art comme forme objective de cette conscience. »*¹⁴⁹

De là, elle ressent également ce sentiment de béatitude sur les rivages, surtout via le contact de ses pieds sur le sable, qui lui évoque un terrain inconnu.

Comme le prouvent les expressions suivantes, « la mer » et ses occurrences (vagues, sable, rivage) qui parsèment le texte, destinés chaque fois à la ramener vers un ailleurs hors d'elle-même au même moment où elle est touchée profondément à la nature sereine :

*« Dans ce pays lointain , aussi loin que les nuages, mes rêves ont connu des fois le jour. Ces images demeureront toujours au fond de moi, chaque fois que mes pieds toucheront ces petits grains de sable jaune, brillants, étincelants comme l'or. »*¹⁵⁰

Dans un monde lointain et imaginaire, elle excelle à toucher la nature. L'écriture s'exhibe par le sens du toucher de ces petits grains de sable à concrétiser le rêve. En outre, le sable est comparé à l'or précieux, ce qui met en valeur son évocation.

Néanmoins, « les vagues » s'appuient sur une personnification qui décrypte les sentiments de la narratrice. Elles lui fournissent de

beaux moments d'enfance, lui rappellent l'innocence et la gaieté.

Elle surenchérit:

*« Mon exil fut la plupart du temps au bord de la mer où les vagues calmes et paisibles me firent cadeau d'une enfance gaie, d'une existence sans doute. »*¹⁵¹

Ses tourments s'écartent lorsqu'elle saisit ces moments de joie durant son enfance. Grâce à la nature paisible évoquée par les adjectifs « calme et paisible », elle vit dans un atmosphère de ravissement.

D'ailleurs, les livres qu'elle consultent pour se distraire sont personnifiés par la locution « rendez-vous », son discours le révèle : *« Je marche rapidement vers la place de l'Opéra. Une librairie en face occupe une grande partie du trottoir. J'entre comme si j'avais rendez-vous avec quelqu'un que j'aime. »*¹⁵²

L'adverbe « rapidement » indique la précipitation de l'héroïne à reprendre son souffle avec la lecture. Elle retrouve d'autres ambiances qui lui remettent en état de détente. La distraction par la lecture ou la musique surmonte la tragique de son vécu et accède à la plénitude de l'oubli.

Désormais, l'écriture donne à voir ce qu'évoque ces lectures. Une évocation imaginaire, mouvementée est mise en scène afin d'appréhender la conscience de la protagoniste :

*« Pour finir, avant de me coucher, je lis un épais volume sur l'histoire du ballet russe, tout en imaginant les coulisses de l'Opéra, là où je suivais attentivement les pas, les gestes des danseurs. »*¹⁵³

La présentation théâtrale est chargée des signes visuels et gestuels jusqu'à ce que la narratrice s'est incorporée dans la scène de l'Opéra. Il s'agit d'un détachement complet vers un ailleurs plus satisfaisant.

Les mots tels que « pas » « gestes », affirmés par le verbe « suivre » garantissent la concrétisation de l'irréel et d'un espace privilégié à la libération.

D'ailleurs, un ressourcement spirituel semble indispensable à certains moments de la vie de la narratrice. Ce retour au divin lui donne une force morale qui la maintient en sérénité. Satisfaite de se reconforter dans les temples de Dieu, elle se décrit :

*« une nostalgie me poussa à faire quelques pas à l'intérieur de l'église du Sacré-Cœur où j'ai mis un cierge comme d'habitude. L'odeur, l'embaume de l'encens remplit, nettoya mes poumons, ainsi que mon âme. Cette odeur enivrante que je sens dans les mosquées, les synagogues, les temples bouddhistes. À la sortie je ne pus effacer de ma mémoire cette combinaison d'Arméniens, de juifs, de chrétiens, de musulmans qui construisaient ensemble une harmonie que je regrette tant »*¹⁵⁴

L'intensité olfactive par les lexiques « odeur », « embaume de l'encens » met en relief l'impact intense de ces lieux sur soi. Le nettoyage de son « âme » par ces odeurs devient une figure métaphorique qui assure son inspiration parfaite par les poumons à tout le corps.

L'écriture présente un espace poétique intime grâce à l'odeur qui évoque un amalgame de différentes croyances, procurant à la narratrice une sensation de plénitude morale et religieuse.

Par conséquent, la béance remplit tout son être alors que la combinaison des cultes religieux accentue la présence spirituelle dans son âme. L'harmonie ressentie de la présence de différentes croyances l'élève au-dessus des vices et des tares, et la purifie à travers l'image olfactive.

L'olfaction est également bien claire au bord de la mer face à la nature. La protagoniste inspire l'odeur de la pluie mêlée à la poussière et au sable, tout en admirant l'éclair qui illumine le ciel brillant, et sent la brise de la nuit qui souffle sur l'épaisse forêt: « *l'odeur parfumée des figes et du fuel.* »¹⁵⁵ Elle se laisse aller vers ses sensations qui lui procurent des moments de joie et de sérénité. Néanmoins, le travail médical distrayant de la protagoniste à l'hôpital est mis en exergue par un vocabulaire imagé, elle souligne :

« *Je me suis rendu compte que j'étais atteinte de la maladie du travail et du succès. Oui, je suis certaine que le travail est devenu mon ivresse. L'orgasme qui me transporte à travers les nuages vers un grand ciel bleu, une fois parti, c'est la monotonie, l'angoisse à la recherche d'autres moments, d'autres satisfactions.* »¹⁵⁶

Le labeur réinvestit son énergie dans une action permettant au corps et à l'esprit de manifester, d'affirmer et de développer toutes leurs aptitudes.

En fait, elle compare son impact au sentiment ivre issu de « l'orgasme ». Ces images rhétoriques renforcent l'idée d'euphorie éprouvée par la narratrice dans le cadre de son travail à l'hôpital.

Par ailleurs, elle poursuit la manifestation de sa conversion au travail par une personnification où « l'orgasme » éprouvé lui ramène vers la vacuité et la béance du ciel. Le monde attirant et fantastique est mis en évidence par les mots « nuages » « et « grand ciel » qui marquent l'immensité, l'infinité et la liberté.

En revanche, les termes « monotonie » et « angoisse » figurent le monde répulsif à travers lequel la protagoniste semble toujours à la recherche d'un échappatoire :

« Je me suis jetée complètement dans mon travail. Il s'est emparé de moi, il m'a choisie je l'ai préféré comme moyen de refuge, d'isolement, incapable de partager le langage, le point de vue des autres. »¹⁵⁷

Le mot « travail » est personnifié afin d'expliquer l'intensité de la domination du travail sur elle. Il devient une arme de lutte contre les souffrances.

En même temps, il paraît un des moyens de regagner la liberté et sa mérite de soi. Cela est dû à la vue de ses patients, des femmes souffrantes, ce qui renforce ses défis contre la souffrance :

« Je les ai aidées contre un destin qui les poussait entre les griffes de la maladie organique, provoquée beaucoup de fois pour des raisons psychologiques. »¹⁵⁸ surenchérit la narratrice

Toutefois, la description déployée pour ses moments de contemplation de la beauté de la nature est présentée par une scène : .vivante

« Debout sur le côté, non seulement pour contempler les petites barques des pêcheurs, lointaines, mais essayant de tendre la main à tout ce que les vagues emportent avec elles. »¹⁵⁹

Le paysage décrit reste un tableau pittoresque à méditer. La présence des barques et des pêcheurs renvoie à un espace méridional, à un espace extérieur plus attrayant et captivant.

La scène montre une utopie lointaine, mais également un monde propice à un changement de soi sans maux. La présentation est agitée par les verbes « tendre » et « emporter » qui permettent de s'ouvrir à l'accueil de la mer s'offrant à elle.

Cependant, la perception visuelle et les images rhétoriques reviennent constamment pour raviver les présentations. Elle fuit

ses rancœurs « en observant ce jardin public lointain. »¹⁶⁰ à travers la fenêtre.

La figure du « jardin public lointain » est un opérateur totémique qui permet de passer du monde de souffrance à celui du paix. Ce paysage lui redonne son souffle , le goût du monde et de la vie. L'adjectif « lointain » relève de l'immensité du paysage, un terrain favorable à la liberté mentale

En fait, la narratrice transcrit ses moments de contemplation qui lui font plaisir. Pour créer une entracte avec elle-même, elle décide de prendre le train et de se rendre à la prison pour femmes afin d'y prodiguer des soins médicaux. À travers la fenêtre, elle se met à contempler les arbres portant les couleurs de l'automne. Elle déclare :

« J'adore cette harmonie entre le rouge, le jaune et le vert. »¹⁶¹, sa satisfaction paraît à travers ces termes sensoriels entre couleur et lumière. « La teinte structure souvent pour le protagoniste l'appréhension de la réalité dans les moments d'extase »¹⁶² le style fusionnant des couleurs reflète l'entente entre corps et esprit à ces instants de repos.

En fait, la protagoniste retrouve la signifiante du monde grâce à la divagation de son esprit sur les paysages qui l'entourent. Dans un état d'insouciance, elle se promène pieds nus le long de la plage. Un échange entre elle et la nature apparaît clairement lorsque les vagues glacées la chatouillent.

Désormais, elle ressent un léger frisson qui envahit son corps, et qui lui procure calme et sérénité. Sur le rocher, elle respire également l'odeur de la mer, et elle regarde l'infinité de l'horizon. Elle déclare : *« Le monde autour de moi me parut si doux. J'ai continué à lui confier mes rêves. »¹⁶³*

Le potentiel dynamique des descriptions se manifeste dans l'engagement de l'ensemble des sens de l'héroïne dans la scène décrite. Le recours à la figure métaphorique intrinsèque à l'écriture vise à revivifier ces instants d'exaltation où elle s'égaré dans le calme de la nuit.

*« J'ai vite disparu pour me perdre dans le bruit de la rue. Recevant l'air frais au visage, je me suis sentie un peu mieux. Des deux côtés de la rue, j'ai regardé les arbres »*¹⁶⁴

Ces moments opportuns ne s'accomplissent qu'en présence de certains éléments de la nature : l'air frais, les arbres. La beauté du spectacle naturel séduit la narratrice autant qu'elle la distrait de ses chagrins.

Ce processus paraît un découpage du réel pour de nouvelles sensations grâce à la contemplation de ce spectacle merveilleux dans le ciel. Elle retrouve ainsi la paix et la pureté dans la douceur. Par ailleurs, l'art pictural revient à l'écriture en contemplant les beaux tableaux de son professeur. :

*« J'étais presque seule. Je me suis mise à contempler les tableaux fixés aux murs qui exprimaient le style de mon professeur, son goût et son amour pour la beauté, l'ordre et l'exactitude. »*¹⁶⁵

Les thèmes évoqués, tels « goût », « amour », « beauté », « ordre », « exactitude », attestent les traits artistiques du style, et traduisent simultanément son admiration face à la beauté picturale.

D'ailleurs, l'évocation de ses souvenirs les plus chers remplit ses heures de tourments. Elle se souvient de la chaleur familiale de ses parents. C'est une manière de combler le vide de ses sentiments.

De même, l'image de son père revient à sa mémoire. Elle le décrit ainsi ; « *Son visage doux et calme m'apparut à travers les vagues de la mer. Dans mon enfance, j'étais presque attirée vers lui.* »¹⁶⁶

En fait, les composants de la nature, comme les vagues, invitent la narratrice à se distraire et à opérer un retour dans le passé. Elle se dépouille de son soi souffrant à la vue de son adorable père.

L'emploi du mot « visage » suivi des adjectifs « doux » et « calme » revêt la scène de tendresse et de sérénité. Ainsi, la présentation de sa mémoire et l'évocation du sentiment de tendresse du père lui permettent de calmer ses douleurs. La mer et les vagues font remonter les souvenirs.

Elle explique : « *Ce lien, cet attachement sacré me marqua toute ma vie.* »¹⁶⁷ ainsi, elle rêve également de son arrière-grand-mère qui l'embrasse. Elle se rappelle de « *sa beauté, tendresse et sa florissante imagination.* »¹⁶⁸

Ce sont des images qui envahissent ses pensées alors qu'elle les transcrit par les mots. Les termes « beauté » « tendresse » et « florissante imagination » ainsi la chaleur familiale sont les déclencheurs de ses images de passé qui caractérise la mère et dont la narratrice ressent une nostalgie et un besoin. Grâce aux réminiscences qui lui sont chères, elle surmonte sa souffrance morale.

Ainsi, l'émerveillement de l'écriture ne serait alors que l'expression contingente d'une pure et simple subjectivité de la narratrice.

L'imagination semble une occasion d'un retour à l'équilibre psychique. Les images mentales nettoient les traces des maux, lui renvoient une scène naturelle et paisible, ornées par les couleurs et agitées par ses composants.

Elle décrit mentalement ce qu'elle imagine par ses locutions : « *la mer couleur d'ardoise, le soleil descendait doucement sur elle jusqu'à presque la caresser. Des barques de pêche, de petits yachts devant l'eau calme* »¹⁶⁹

L'écriture dispose alors d'une configuration esthétique de la nature. Les éléments naturels, la mer et le soleil qui se caressent, sont une manifestation métaphorique d'une dynamique et d'une puissance cosmiques en vue d'une transformation du monde. Elle rassemble en une totalité harmonique le ciel et la terre. Les verbes d'action « descendre » et « caresser » suscitent le sentiment d'une conciliation sublime où le soleil descend avec modestie pour rejoindre la mer.

L'écriture de la souffrance redonne à la narratrice une créativité narrative, sensorielle et agitée. L'immensité du ciel et de la mer dessine un espace de liberté illimité auquel elle aspire, alors que la couleur ardoise, les petites barques et les yachts embellissent la scène. Par conséquent, sa souffrance se détourne vers un autre monde, s'efface et disparaît.

on souligne que « *La souffrance nous situe en tant qu'êtres humains : si elle est déchirure, elle est aussi passage étroit, porte étroite, par où se fait entendre l'invitation à devenir Autre que ce que j'imagine être, à naître comme sujet pour un Autre* »¹⁷⁰

Dans cette perspective, c'était le voyage imaginaire au fond d'elle-même qui lui procure des nouvelles sensations, une sensation de paix, sans contraintes ni fatalité. Son émancipation imaginaire s'avère à travers un avion qu'elle décrit à ses termes : « *Cet avion est mon seul espoir. J'avais besoin de me perdre loin, de l'autre*

côté de la Méditerranée. Des fois lorsqu'on change de pays, on a l'impression de changer toute une vie. »¹⁷¹

Pourtant le mot « avion » semble une image allégorique et symbolique de l'évasion. En fait, le voyage a pour destination nulle part et un ressenti d'un libre mouvement . le sentiment de la vacuité est ressentie par les termes évocateurs : « perdre » et « changer » dénotent le besoin d'une transfiguration complète. Cependant, l'écriture cinétique ne se limite par sur terre mais elle s'élance vers l'espace cosmique. Les mots procurent au sujet une forte capacité narrative qui permet un flottement onirique et une sensation d'aisance contre toute angoisse.

«Je me transforme, je voyage à travers les astres. les étoiles que j'imagine parfois comme les yeux des anges qui veillent sur moi.»¹⁷²

Le discours maintient par les mots l'élan de l'émancipation, le besoin d'une nouvelle figure de soi, innovatrice et transcendante à travers une image surnaturelle d'elle-même, douée d'une force extraordinaire à voyager dans l'espace entre les astres. Le dynamisme de la description est pris en charge par le terme « voyage », qui montre à la fois un mouvement et l'espace que la narratrice traverse.

La scène spatiale l'élève au-dessus des créatures terrestres à proximité des anges, alors que les astres sont comparés aux anges, figures sublimes de pureté. Éveiller les sens comme l'ouïe, l'odorat, le toucher ou la vue permet de prendre conscience des plaisirs de la vie:

« L'ambiance des fêtes de Noël autour de moi m'enveloppa de tous les côtés. De très loin, le son de la musique dans les rues

atteint mes oreilles pour me rappeler qu'il y a des gens gais. Il y a de petits enfants qui savent encore sourire »¹⁷³

Dans cette présentation combinée, les lexiques « oreilles », « son » et « musique » affirment la sonorité par l'écoute et célèbrent l'ambiance festive.

Les enfants renvoient à un monde innocent et gai alors que l'emploi des adverbes : « de très loin » « tous les côtés » amplifie le cadre spatial de la cérémonie. Les mots « sourire » et « gais » dessinent un monde divertissant et apaisant.

Le choix des mots lui renvoie un monde esthétique singulier, l'éloigne du désespoir et de la laideur terrestre, et lui permet de passer de magnifiques moments de créativité narrative. Il en est de même pour sa marche dans les venelles étroites, sous la lumière argentée des réverbères. Les sons jouent un rôle prééminent dans la concrétisation de la scène.

*« Le son de mes hauts talons sur les petits carreaux du parterre, ainsi que celui des vagues qui se suivaient sur les rochers résonnaient à mes oreilles. Sons réguliers qui se conformaient aux rythmes de mes pensées, de mes battements de cœur. Près de la forteresse qui domine le large de la mer, entre les ouvertures d'une muraille, j'ai choisi de m'installer pour contempler l'obscurité de l'eau. »*¹⁷⁴

La polyphonie concourt à l'expression d'une intensité émotionnelle. Le bruit des talons et le bouillonnement des vagues vont de pair avec le rythme de ses pensées et de son cœur. Les voix externes de la nature correspondent aux rythmes internes de son corps, dans une harmonie rhétorique et régulière.

Pourtant, ces voix multiples s'opposent au silence de l'eau obscure. En effet, le chemin vers la mer l'aide à surmonter ses angoisses. Les diverses sonorités de la nature remplacent les mauvais souvenirs. Le discours est enrichi par des images poétiques donnant pertinence à ce propos:

*« J'ai longtemps cherché un nouveau temple, de nouveaux prêtres qui répètent d'autres prières, des chants différents. »*¹⁷⁵

Ce sont des images qui symbolisent d'autre monde et d'autres voix que ceux du quotidien. Les lexiques « chants » « prières » allégories des voix des éléments de la nature, alors que « prêtres » et « temple » symbolisent le monde sacré et paisible du cosmos. En écoutant les sons des vagues, elle se distrait de ses mauvais souvenirs. Son discours laisse la place, à l'émotionnel et l'imaginaire. La route qu'elle reprend tous les jours qui était à ses yeux « sombre » et « depressive », est devenue plus agréable. De même les souvenirs lointains qui sont comparés « aux épines » s'évanouissent devant la nature où elle respire désormais l'air tendre et méridional.

L'héroïne, à la fois absorbée par l'absurdité de son existence et confrontée à elle, recherche par le truchement de l'écriture le secret de sa propre image. Elle met au jour ce qui est ressenti en silence. Les mots balisent le chemin de la découverte d'elle-même, et l'emmènent vers la délivrance de ses afflictions à travers un monde transcendant, sans tomber dans le vide mortel et l'insignifiant.

Conclusion

L'étude révèle que la souffrance peut être une arme à double tranchant : négative et positive. D'une part, elle peut conduire à la dépression lorsqu'elle affecte le corps et l'âme. D'autre part, en

mettant des mots sur les maux, elle peut mener à la connaissance de soi et à la créativité littéraire.

Par conséquent, le thème en question subit une transfiguration grâce au langage littéraire qui figure les replis du cœur. Il donne libre cours à l'expression de soi, à la réflexion, à la mise au point du quotidien et à l'imagination d'un autre monde plus vaste, plus poétique et rhétorique.

La personne qui souffre éprouve donc une singularité du moi grâce à l'identification du soi, alors que l'imaginaire et la création transcendent le réel qui est d'une indigence démesurée dans cette existence où la misère règne.

De plus, la recherche dévoile que l'écriture de la souffrance ne se limite pas à l'épreuve individuelle, mais qu'elle possède un mécanisme de défense permettant de revendiquer les droits des victimes souffrant d'aliénation sociale. Ainsi, la souffrance quitte la sphère du subjectif et se rend objective en s'ouvrant à l'universel. En fait, sous la plume de l'écrivaine Zahira El-biali, la souffrance nuisible est asservie et acculturée ; ainsi, elle prend un nouveau sens. Elle est conceptualisée, elle devient un appui qui conduit à une dynamique narrative et à une mobilisation contre tous les maux : individuels et sociaux.

Elle s'ouvre, enfin, sur une nouvelle réalité : une esthétique du détachement vers l'appropriation de soi ou la félicité de l'être, et un nouveau monde forgé, apte à contenir ce à quoi l'on aspire.

¹ Freud Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 9

- ² Ecrivaine et journaliste franco égyptienne, obtenue son doctorat en littérature française à Paris Sorbonne, .
- ³ Ernaux, Annie. *L'écriture comme un couteau, Entretien avec Frédéric* — Yves Jeannet, Paris, Stock, 2003. p. 73
- ⁴ El- Biali, Zahira. *Mal de vie*, Bénévent, Nice, 2011, p.75
- ⁵ Levinas, Emmanuel. *Totalité et Infini, Essai sur l'extériorité*, Paris, Livre de Poche, 1990 p 263
- ⁵ Von Kaenel, Jean-Marie. *Souffrances : corps et âmes, épreuves partagées*, Paris, Autrement, 1994, p.59
- ⁷ *Mal de vie*, Op.Cit. p.93
- ⁸ *Mal de vie*, Op.Cit. p. 85
- ⁹ Laurent Bove, *La stratégie du conatus, Affirmation et résistance chez Spinoza*, Vrin, Paris, 1996, p. 121.
- ¹⁰ *Mal de vie*, Op.Cit. p. 44
- ¹¹ Ricoeur, Paul. *Soi même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p.370-71
- ¹² *Mal de vie*, Op.Cit. p. 13
- ¹³ Barthes, Roland. *Journal de deuil*, Seuil, Paris, 2009, p.143
- ¹⁴ Duras, Marguerite. *Écrire*, Paris, Folio, 1993, p.28
- ¹⁵ *Mal de vie*, Op.Cit. p. 83
- ¹⁶ Foucart, Jean. *Sociologie de la souffrance*, Bruxelles, Université De Boeck, 2004, p.10.
- ¹⁷ *Mal de vie*, Op.Cit. p. 8
- ¹⁸ *Mal de vie*, Op.Cit. p.7
- ¹⁹ *Ibid.*
- ²⁰ *Mal de vie*, Op.Cit. p.24
- ²¹ Marc Alpozzo, un philosophe et essayiste américain
- ²² Alpozzo, Marc. *La souffrance. Une éthique du sens*, Consultation en ligne, <http://marcalpozzo.blogspot.com> › archive › 2013/12/25m
- ²³ *Ibid.* p. 29
- ²⁴ *Ibid.* p. 50
- ²⁵ *Mal de vie*, Op.Cit. p. 31
- ²⁶ *Ibid.* p. 15
- ²⁷ *Ibid.* p. 82
- ²⁸ *Ibid.* p. 41

- ²⁹ Cloës, Claude est un Psychologue clinicienne, Docteur en psychologie et psychopathologie clinique, Epsan Brumath (Établissement public de santé Alsace Nord)
- ³⁰ Cloës, Claude. *L'excès de l'autre dans la souffrance psychique : une rhétorique de la passion ?*, thèse de doctorat en psychologie, Université Louis Pasteur, Strasbourg, 2007, p70
- ³¹ *Mal de vie, Op.Cit.* p. 38
- ³² Figure qui implique plus d'un sens à la fois comme l'odorat et la vue, dans une même locution.
- ³³ *Mal de vie, Op.Cit.* p. 41
- ³⁴ *Ibid.* p. 31
- ³⁵ *Mal de vie, Op.Cit.* p. 31
- ³⁶ *Ibid.* p. 29
- ³⁷ Gontard, Marc. *Le moi étrange : littérature marocaine de langue française*, Paris, l'Harmattan, 1993, p.181
- ³⁸ *Mal de vie, Op.Cit.* p. 30
- ³⁹ *Ibid.* p. 11
- ⁴⁰ *Ibid.* p. 9
- ⁴¹ *Ibid.* p. 14
- ⁴² *Ibid.* p. 30
- ⁴³ *Ibid.* p. 78
- ⁴⁴ *Ibid.* p. 39
- ⁴⁵ *Ibid.* p.81
- ⁴⁶ Guyard, Hubert. *La plainte douloureuse, Op.Cit.* p.32
- ⁴⁷ *Mal de vie, Op.Cit.* p. 77
- ⁴⁸ *Ibid.* p.41
- ⁴⁹ *Ibid.* p. 50
- ⁵⁰ *Ibid.* p.82
- ⁵¹ Nietzsche, Friedrich. *Par-delà Bien et Mal*, Flammarion, Paris, 2000, p. 203
- ⁵² Herve, François. «Psychanalyse et toxicomanie», *Souffrance psychique et toxicomanies*, Revue Toxibase, n°4, 1998, p.4
- ⁵³ *Ibid.* p. 8
- ⁵⁴ *Mal de vie, Op.Cit.* p.7
- ⁵⁵ Sand, George. *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, 1970, p.301.
- ⁵⁶ *Mal de vie, Op.Cit.* p.9

-
- 57 *Ibid.* p. 14
58 *Ibid.*
59 *Ibid.*p.21
60 *Ibid.*p. 22
61 *Ibid.*p.23
62 *Ibid.* p.22
63 *Ibid.* p.29
64 *Ibid.* p.30
65 Vlieger, Bertille de. *Introspection des émotions et connaissance de soi*, thèse de doctorat en philosophie, université de Lille, 2018, p. 168
66 *Ibid.* p.50
67 *Ibid.*
68 *Ibid.* p.32
69 *Ibid.* p.36
70 *Ibid.*
71 *Ibid.*
72 *Ibid.* p.59
73 *Ibid.*
74 *Ibid.* p.68
75 *Ibid.*
76 Renault , Emmanuel. *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique.* Paris, La Découverte ,2018,p308
77 *Mal de vie, Op.Cit.* p.34
78 *Mal de vie, Op.Cit.* p. 47
79 *Ibid.*
80 *Ibid.* p.16
81 *Ibid.*
82 *Ibid.*
83 *Ibid.* p. 18
84 *Ibid..* p.15
85 *Ibid.*p.16
86 *Ibid.* p. 21
87 *Ibid.* p.16
88 *Ibid.*p. 13
89 *Ibid.*p. 19
90 *Ibid.*p. 12
91 *Ibid.*
92 *Ibid.*p. 13

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ *Ibid.*p.20

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*p. 22

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*p.24

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*p.47

¹⁰² *Ibid.*p. 25

¹⁰³ *Ibid.*p. 27

¹⁰⁴*Ibid.*p. 26-27

¹⁰⁵ *Ibid.*p.27

¹⁰⁶ *Ibid.*p. 39

¹⁰⁷ *Ibid.*p. 38

¹⁰⁸ *Ibid.*p. 37

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*p. 38

¹¹¹ *Ibid.*p. 39

¹¹² *Ibid.*p. 39-40

¹¹³ *Ibid.*p. 40

¹¹⁴ *Ibid.*p. 39-40

¹¹⁵ *Ibid.*p. 48

¹¹⁶ *Ibid.*p. 50

¹¹⁷ *Ibid.*p. 42

¹¹⁸ *Ibid.*p. 48

¹¹⁹ *Ibid.*p. 61

¹²⁰ *Ibid.*p. 56

¹²¹ *Ibid.*p. 60

¹²² *Ibid.*

¹²³ *Ibid.*p. 7

¹²⁴ *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique,*

*Op.Cit.*p 34

¹²⁵ *Mal de vie, Op.Cit. .p. 50*

¹²⁶ *Ibid.*p. 55

¹²⁷ *Ibid.*p.62

¹²⁸ *Ibid.*p. 63

- ¹²⁹ *Ibid.*
- ¹³⁰ *Ibid.*p. 91
- ¹³¹ *Ibid.*p.82
- ¹³² *Ibid.*p. 67
- ¹³³ *Ibid.*p. 83
- ¹³⁴ *Ibid.*
- ¹³⁵ *Ibid.*p. 91
- ¹³⁶ Dejours, Christophe. *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil , 2009, p27
- ¹³⁷ *Mal de vie, Op.Cit.* p.30
- ¹³⁸ *Ibid.*p. 48-49
- ¹³⁹ *Ibid.*p. 78
- ¹⁴⁰ *Ibid.*p. 75
- ¹⁴¹ Cf. Bernadet, Marie-Hélène . *Analyse de l'écriture d'Annie Ernaux dans La Place et La Honte Entre littérature et sociologie*, Université Stockholm, Suède, 2012, p.10
- ¹⁴² *Ibid.*p.84
- ¹⁴³ Schmeling, Manfred. *L'écrivain et sa souffrance. De la douleur au texte*, Université de la Saare, Saarebruck, Allemagne, 2000, p 29
- ¹⁴⁴ *Mal de vie, Op.Cit.* .p. 33
- ¹⁴⁵ Figure de style qui présente une description animée et visuelle à travers l'image ou le tableau ou la scène proposées.
- ¹⁴⁶ *Mal de vie, Op.Cit.* p. 13
- ¹⁴⁷ *Ibid.*p. 32
- ¹⁴⁸ Adorno, Théodor Wiesengrund. *Métaphysique : concepts et problèmes*, trad. Christophe. David, Paris, Payot & Rivages, 2006, p. 164
- ¹⁴⁹ *Mal de vie, Op.Cit.*p.32
- ¹⁵⁰ *Ibid.*p.7
- ¹⁵¹ *Ibid.*
- ¹⁵² *Ibid.*p. 20
- ¹⁵³ *Ibid.*p. 17
- ¹⁵⁴ *Ibid.*p. 19-20
- ¹⁵⁵ *Ibid.*p.88
- ¹⁵⁶ *Ibid.*p. 23
- ¹⁵⁷ *Ibid.*p. 67
- ¹⁵⁸ *Ibid.*p. 78
- ¹⁵⁹ *Ibid.*p. 36

¹⁶⁰ *Ibid.*p. 43

¹⁶¹ *Ibid.*p. 63

¹⁶² Vago, Davide, *Proust en couleur*, Paris, Champion, 2012, p.110

¹⁶³ *Mal de vie, Op.Cit.*p. 66

¹⁶⁴ *Ibid.*p. 73

¹⁶⁵ *Ibid.*p.68-69

¹⁶⁶ *Ibid.*p.68

¹⁶⁷ *Ibid.*p.62

¹⁶⁸ *Ibid.*p.75

¹⁶⁹ *Ibid.*p.53

¹⁷⁰ Vasse,Denis. *Le poids du réel, La souffrance*, Paris, Seuil, 1983, p.71

¹⁷¹ *Mal de vie, Op.Cit.*p. 43

¹⁷² *Ibid.*p51

¹⁷³ *Ibid.*p.68

¹⁷⁴ *Ibid.*p.57

¹⁷⁵ *Ibid.*p.87

Bibliographie

Corpus :

El- Biali, Zahira. *Mal de vie*, Bénévent, Nice, 2011.

Ouvrages consultés :

- ADORNO Théodor Wiesengrund., *Métaphysique : concepts et problèmes*, trad. Christophe. David, Paris, Payot & Rivages, 2006
- Barthes, Roland. *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009
- Bernadet, Marie-Hélène. *Analyse de l'écriture d'Annie Ernaux dans La Place et La Honte Entre littérature et sociologie*, Université Stokholm, 2012
- Dejours, Christophe. *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil , 2009
- Duras, Marguerite. *Écrire*, Paris, Folio, 1993
- Emmanuel Renault, *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*. Paris, La Découverte, 2018.
- Ernaux, Annie. *L'écriture comme un couteau*, Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Paris, Stock, 2003

- Foucart, Jean. *Sociologie de la souffrance*, Bruxelles, De Boeck, 2004
- Freud Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971
- Gontard, Marc. *Le moi étrange : littérature marocaine de langue française*, Paris, l'Harmattan, 1993.
- Guyard, Hubert., *La plainte douloureuse*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2009.
- Kaenel, Jean Miché. *Souffrances : corps et âmes, épreuves partagées*, Paris, Autrement, 1994.
- Laurent Bove, *La stratégie du conatus, Affirmation et résistance chez Spinoza*, Vrin, Paris, 1996.
- Levinas Emmanuel . *Totalité et Infini, Essai sur l'extériorité*, Paris, Livre de Poche, 1990.
- Nietzsche, Friedrich. *Par-delà Bien et Mal*, Flammarion, Paris, 2000.
- Ricoeur, Paul. *Soi même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.
- Sand, George. *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, 1970.
- Schmeling, Manfred. *L'écrivain et sa souffrance. De la douleur au texte*, Université de la Saare – Saarebruck, 2000.
- VAGO, Davide. *Proust en couleur*, Paris, Champion, 2012.
- Vasse, Denis. *Le poids du réel, La souffrance*, Paris, Seuil, 1983.
- Von Kaenel, Jean-Marie. *Souffrances : corps et âmes, épreuves partagées*, Paris, Autrement, 1994.

Thèses consultées

- Cloës, Claude. *L'excès de l'autre dans la souffrance psychique : une rhétorique de la passion ?*, Thèse de doctorat en psychologie, Université Louis Pasteur, Strasbourg, 2007.
- Vlioger, Bertille de. *Introspection des émotions et connaissance de soi*, thèse de doctorat en philosophie, université de Lille, Lille, 2018

Webiographie

- Alpozzo, Marc. *La souffrance. Une éthique du sens*, Consultation en ligne, <http://marcalpozzo.blogspot.com> › archive › 2013/12/25m
- Herve, François. « Psychanalyse et toxicomanie », *Souffrance psychique et toxicomanies*, Revue Toxibase , n°4, 1998.

Listes des références